

HROTSVITHA

I



e dixième siècle décline, l'an 1000 approche ; date effrayante qui, dans les appréhensions populaires, doit marquer la fin du monde. Et vraiment, à voir l'aspect qu'il présente, ce monde bouleversé, qui ne croirait que les temps prédits vont

s'accomplir ? Partout ce n'est que cliquetis d'armes, qu'éroulement et ruines, que silence de mort ou de désespoir. Le dixième siècle ! à ce mot, il semble que la lumière du jour s'éclipse, que les ténèbres couvrent de nouveau la surface de l'abîme, et que, pour ce chapitre si sombre de l'histoire, il n'y ait qu'un seul titre possible : confusion !

Eh bien, non ! si malade que soit le monde, cette fois encore le monde en reviendra. Ce n'est pas de sa fin qu'il s'agit, au contraire. Toute naissance comme toute agonie, est accompagnée de convulsions souvent terribles, et celles que nous voyons ici sont les premiers signes de vie donnés par nos peuples modernes, pauvres nouveau-nés que la féodalité, leur turbulente nourrice, agite rudement dans leur berceau.

L'esprit humain n'est pas mort, mais il se tait. Et que pourrait-il dire ? Une langue lui manque pour s'exprimer. Les beaux idiomes de l'antiquité s'en vont ; les idiomes futurs n'ont encore qu'un bégaiement indistinct. De la Renaissance latine momentanément épanouie sous l'autorité de Charlemagne et la direction d'Alcuin, à peine un petit nombre de germes dégénérés ont échappé à la destruction.

Quoi donc ! ce morne désert n'aura-t-il pas à nous offrir la moindre oasis, le moindre coin fertile qui puisse abriter notre esprit ?

Peut-être !

Dans un lieu sauvage, où jadis l'œil du voyageur n'apercevait au loin que la lande hérissée de genêts et de bruyères ; sur le sol même arrosé tant de fois par le grand Karl du sang des indomptables Saxons, un descendant de Wittikind a jeté les fondements d'une chaste et paisible demeure, où de blanches brebis du Seigneur pussent trouver un asile contre les choses de cet âge de fer. Un siècle a fui, et l'humble bercail est aujourd'hui la riche et magnifique abbaye de Gandersheim. A l'ombre

de ses murs, la charrue a fécondé la terre ; des champs cultivés ont remplacé la lande stérile, et des habitations nombreuses sont venues se presser autour d'elle. Tandis qu'au dehors le travail développe et répand la vie, à l'intérieur les esprits ne sont pas moins actifs. L'étude s'y associe aux exercices pieux ; l'intelligence y a ses fêtes comme la religion, et la religion, qui les sanctifie, se plaît à les confondre avec les siennes.

Certes, on chercherait difficilement une plus docte et plus vénérable assemblée que celle qu'une de ces occasions solennelles a réunie dans la grande salle du chapitre de Gandersheim. La jeune abbesse Gerberge y siège en tête de toute la communauté, dans la triple dignité de ses fonctions pastorales, de ses vertus, et du sang impérial dont elle est issue, car elle appartient à cette glorieuse maison de Saxe qui, dans ce moment, donne des matres à l'Occident. Quelques membres éminents du clergé, et, avec eux, de nobles invités des deux sexes, complètent le tribunal imposant appelé à prononcer son jugement sur le drame édifiant dont la première représentation a lieu ce jour-là au monastère.

Les rôles ont été confiés à celles des jeunes sœurs que leur intelligence, autant que leur zèle, rend plus aptes à les bien remplir. Les personnages ne s'expriment pas dans le rude jargon tudesque, dont il faudra bien du temps et bien du génie pour faire un jour la langue de Goethe et de Schiller, mais dans une prose latine correcte, élégante, telle en un mot qu'on la croirait écrite à Rome même, mille ans auparavant, si une certaine coupe de phrase et de certaines consonances savamment disposées, n'y imprimaient un cachet plus moderne.

Quant au sujet de la pièce, il est aussi simple que touchant :

Sapience, noble dame grecque, illustre par ses vertus autant que par sa haute naissance, vient d'arriver à Rome, accompagnée de ses trois filles, dont l'aînée sort à peine de l'enfance. Son exemple et ses exhortations attirent au christianisme une foule de dames romaines. L'empereur Adrien, instruit par le préfet de la ville de sa présence et des effets qui en résultent, la fait comparaître devant lui avec ses filles. Décidé à les ramener par tous les moyens possibles, au culte païen, il commence par la louange et la flatterie, et leur montre un intérêt paternel. Il s'enquiert à la mère du nom de ses enfants, puis de leur âge. Cette dernière

question suggère à Sapience une idée tout à fait inattendue.

Elle se tourne vers ses filles :

« Ne vous plaît-il pas, ô mes filles ! que je fatigue cet esprit grossier par quelque problème d'arithmétique (1) ? »

De nos jours peut-être, on se demanderait si le moment est bien choisi ; mais il n'en est pas de même au dixième siècle. Un redoublement d'attention et de curiosité se manifeste parmi les spectateurs ; tous partagent évidemment l'avis de Foi, l'aînée des trois sœurs, qui s'empresse de répondre :

« Oui, ma mère, et nous vous prêterons l'oreille avec plaisir. »

SAPIENCE. O empereur ! puisque vous désirez savoir l'âge de mes jeunes filles, Charité a accompli un nombre d'années diminué pairement pair ; Espérance, un nombre aussi diminué, mais pairement impair ; Foi, au contraire, un nombre superflu impairement pair.

ADRIEN. Par une semblable réponse, vous me laissez complètement ignorer ce que je vous demandais. »

Sapience, prenant en pitié l'ignorance de son élève improvisé, consent à s'exprimer en termes un peu moins énigmatiques. De sa réponse ainsi modifiée, on finit par induire que Charité a huit ans, Espérance dix et Foi douze.

Ce point éclairci, Adrien ne s'en tient pas là. Il veut connaître ce que signifient les locutions savantes dont Sapience s'est précédemment servie. La noble matrone poursuit complaisamment la leçon d'arithmétique. Elle explique ce qu'on entend par un nombre *superflu* ou *diminué* ; *pairement impair* ou *impairement pair*, etc.

L'empereur Adrien, qui aimait, comme on le sait, les exercices d'esprit, prend sans doute un certain goût à toutes ces définitions ; mais l'auditoire en prend bien davantage. Un murmure flatteur court dans ses rangs. C'est à qui exaltera soit la manière ingénieuse dont l'épisode est intercalé dans la pièce, soit le vaste savoir de l'auteur, aussi versé, se dit-on, dans les sciences du *quadrivium* que dans celles du *trivium* (2), ces deux groupes de toutes les connaissances humaines dont la réunion compose l'ensemble des *sept arts libéraux*.

Enfin le silence se rétablit. La représentation continue.

II

A part cette digression scientifique, qui porte le cachet de son époque, rien de plus naturel dans l'expression, comme de plus sublime dans les sentiments que tout ce drame, dont nous essayons de donner ici une faible analyse.

L'empereur, après avoir épuisé vainement les voies de la douceur pour obtenir de la mère et des filles qu'elles renoncent à leur croyance, les fait jeter dans une sombre prison. Elles sortent de là, plus fortes que jamais, pour reparaitre en sa pré-

sence, et y subir, cette fois, l'épreuve des menaces et des tourments. Sapience n'est pas livrée aux bourreaux, mais elle est condamnée au plus épouvantable supplice qu'on puisse inventer pour une mère. Comme la Juive héroïque dont parle le livre des Machabées, elle verra ses enfants déchirées par le fer, consumées par le feu, périr sous ses yeux lambeau à lambeau dans d'horribles tortures qu'un seul mot de leur part pourrait faire cesser ; et ce mot, loin de le dicter aux jeunes victimes, elle emploiera sans relâche la suprême autorité de ses exhortations, de ses encouragements, de ses prières, pour qu'il ne soit pas dit.

Les deux sœurs aînées subissent successivement le martyre, sans laisser échapper un signe de faiblesse. Des trois filles de Sapience, une seule lui reste, la plus jeune, une enfant à peine entrée dans la vie, et qui n'en connaît que les sourires.

Cependant, soit honte, soit pitié, l'empereur en face de cette enfant, suspend ses ordres sangui- naires. Il essaie de nouveau ce que pourront sur elle les promesses et la douceur. Il ne lui demande qu'une chose bien facile. Qu'elle dise seulement :

« Grande Diane ! »

Et il sera content.

Mais une autre voix, la voix d'Espérance, livrant, après Foi, sa tête au tranchant du glaive, résonne encore à l'oreille de leur sœur survivante :

« O Charité ! ô ma sœur bien-aimée et maintenant unique ! ne vous effrayez pas des menaces de ce tyran, ne redoutez pas les supplices ; tâchez d'imiter l'inébranlable fidélité de vos sœurs, qui vous précèdent dans le palais du ciel. »

Sa mère, d'ailleurs, n'est-elle pas là, toujours là, pour la soutenir et l'encourager ? Charité résiste aux sollicitations emmiellées de l'empereur ; bientôt après aux orages de sa colère ; et, enfin, à l'horreur des tourments. Une fournaise ardente est allumée ; mais, durant trois jours, les flammes entourent l'enfant sans la toucher. Une protection miraculeuse s'est étendue sur elle. C'était, du reste, une croyance généralement répandue que le fer seul pouvait donner le coup de mort aux martyrs. Le moment fatal est venu. L'empereur a quitté la scène ; Antiochus, le préfet de la ville, qui, rude et cruel, a tout fait pour l'irriter contre les courageuses chrétiennes, préside au supplice.

ANTIOCHUS. Charité, découvrez votre tête aussi dure que le marbre, et livrez-la à l'épée du bourreau.

CHARITÉ. Pour cela, loin de vous résister, j'obéis avec joie à vos ordres.

SAPIENCE. C'est à présent, ma fille, à présent qu'il faut nous réjouir dans le Christ. Pour moi, je n'ai plus aucun souci au cœur, assurée, comme je le suis, de votre victoire.

CHARITÉ. Donnez-moi un baiser, ma mère, et re- commandez au Christ mon âme, qui doit retourner vers lui.

SAPIENCE. Que celui qui vous a donné la vie dans mon sein daigne reprendre votre âme, souffle céleste qu'il a fait descendre en vous.

CHARITÉ. Gloire vous soit rendue, ô Christ ! qui m'appellez à vous avec la palme du martyre.

SAPIENCE. Adieu, ma fille bien-aimée, et lorsque dans le ciel tu seras l'épouse du Christ, souviens-toi de ta mère.

(1) Traduction de M. Charles Magnin.

(2) L'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique étaient comprises dans le *quadrivium* ; la grammaire, la rhétorique et la dialectique dans le *trivium*.

Avec cette scène, si sublime dans sa simplicité, mettez un moment en parallèle l'étalage orgueilleux du stoïcisme païen, qu'il sera petit !

« Donnez-moi un baiser, ma mère. » Charmante ingénuité de l'enfant de huit ans, qui va traverser la mort pour se réveiller dans la vie éternelle, comme elle traversait le sommeil de chaque nuit pour retrouver le soleil du lendemain, emportant sur son front le baiser maternel, bénédiction du soir, viatique de toute séparation, récompense de toute tâche bien remplie. Et la mère le lui donne, dans la joie éplorée du triomphe ; mais tandis que son regard suit la jeune victorieuse jusque dans les félicités célestes qui l'attendent, la nature lui arrache ce cri d'inquiet amour :

« Souviens-toi de ta mère ! »

III

Le drame ne finit pas là. Une dernière scène nous conduit à quelque distance de Rome, dans un de ces lieux solitaires où les fidèles allaient cacher la tombe des martyrs. Aidée de quelques pieuses mères de famille qui l'ont suivie, Sapience y dépose les trois jeunes filles dans leur lit funèbre, comme, autrefois, les détachant doucement du sein maternel, elle les couchait endormies dans leur berceau.

« O terre ! reçois ces tendres fleurs, nées de mes entrailles. Conserve-les avec tendresse dans ton sein formé de même matière qu'elles, jusqu'au jour de la résurrection, où elles reverdiront, je l'espère, avec plus de gloire. »

La terre a recouvert les saintes reliques. Tout est fini pour Sapience ; pourtant elle ne s'absorbe pas dans l'égoïsme des grandes douleurs ; il lui reste une pensée pour autrui. Les charitables matrones qu'elle remercie de leur assistance, lui proposent de demeurer auprès d'elle, Sapience refuse.

LES MATRONES. Pourquoi ce refus ?

SAPIENCE. De peur que l'intérêt que vous me témoignez ne vous fatigue. N'est-ce pas assez que vous ayez passé trois nuits avec moi ? Allez en paix, et retournez chez vous heureusement.

Quelle immense affliction se trahit dans la tranquillité générosité de cette phrase si simple ! Oni, elles peuvent retourner heureusement chez elles, en femmes qui vont accueillir sous leurs toits les caresses de leurs enfants. Quant à celle qui n'en a plus, voyons le désir, voyons l'espérance qui peuvent rester encore à sa vie terrestre.

LES MATRONES. Ne voulez-vous pas revenir à Rome avec nous ?

SAPIENCE. Nullement.

LES MATRONES. Et qu'avez-vous dessein de faire ?

SAPIENCE. De rester ici, pour voir si ma prière et mes vœux seront exaucés.

LES MATRONES. Que demandez-vous ? que désirez-vous ?

SAPIENCE. Seulement de mourir en Jésus-Christ, quand j'aurai fini ma prière.

LES MATRONES. Notre devoir est d'attendre, jusqu'à ce que nous vous ayons aussi donné la sépulture.

SAPIENCE. Faites selon votre désir.

Quarante jours s'écoulent. Alors la mère martyrisée dans ses enfants, exhale vers le ciel, à côté de

leur tombe, une supplication, on pourrait presque dire une sommation suprême, car elle a eu foi dans la parole du Christ, et, créancière légitime, elle ose demander au Christ de l'acquitter. L'auteur s'élève ici, par le style et par la pensée, jusqu'à la plus haute majesté du spiritualisme chrétien.

« Adonai-Emmanuel, toi qu'avant le commencement des temps, la divinité du Créateur de toutes choses a engendré.

.....
» O Christ ! que l'aimable sérénité des anges et la douce harmonie des astres te réjouissent ! que la science de tout ce qu'on peut savoir, et que tout ce qui est composé de la matière des éléments se réunisse pour te louer !

» Je me rappelle que tu as promis à tous ceux qui, par respect pour ton saint nom, renonceraient à la jouissance des biens terrestres, qu'ils seraient récompensés au centuple, et recevraient pour couronne la vie éternelle. J'ai fait ce que tu as ordonné ; j'ai perdu sans murmurer les enfants à qui j'avais donné le jour. Ne tarde donc pas, ô Christ ! à tenir fidèlement ta promesse. Mais qu'au plus tôt délivrée des liens corporels, j'aie la joie de voir mes filles reçues dans le ciel, elles que sans balancer je t'ai offertes en sacrifice, etc. »

Cette magnifique prière termine la pièce ; en l'achevant, Sapience rend le dernier soupir, et les fidèles matrones, témoins de sa mort, résument par ces simples paroles l'enseignement que le drame renferme :

« Recevez-la, Seigneur, dans votre sein. Amen.

— Amen ! » répond dans l'auditoire un écho de pieux voix.

Les spectateurs, cessant de contenir leurs impressions, ont quitté leurs sièges. Tous les cœurs sont attendris ; bien des yeux sont mouillés de larmes. Gerberge se tourne vers une religieuse qui jusqu'alors est restée immobile, cachée derrière ses compagnes, et le front abrité sous son voile. Elle lui fait signe d'approcher, la prend par la main, et, avec tout l'orgueil d'une mère, présente à l'assistance sœur Hrotsvitha comme l'auteur du drame qui vient d'exciter de si vives émotions. Nul ne s'en étonne ; ce n'est pas le premier qui soit sorti de cette plume élégante, non moins habile à dépeindre, sous toutes leurs formes, les mouvements du cœur que les triomphes de la vertu chrétienne.

La religieuse s'incline, modeste et les yeux baissés, devant les doctes personnages qui l'encouragent de leurs graves éloges.

« Hommes pleins de savoir et de vertus, dit-elle, qui ne portez point envie aux succès des autres, et qui les félicitez, au contraire, comme il convient à de vrais sages, ce n'est pas moi, je le sais, mais le dispensateur de la grâce qui opère en moi, que vous avez loué, persuadés que le peu de connaissance que je possède est d'une portée bien supérieure à mon faible génie féminin (1). »

Puis relevant les yeux vers le ciel, elle ajoute avec ferveur :

« A celui-là seul qui peut tout, à celui qui jadis

(1) Épître dédicatoire de Hrotsvitha, en tête de ses œuvres dramatiques.

a délié la langue de l'ânesse de Balaam, toute louange est due. *Gloria in excelsis Deo!* »

Et le même chœur répond encore :

« Amen ! »

IV

La représentation dramatique que nous venons de décrire a-t-elle vraiment eu lieu, il y a neuf siècles à l'abbaye de Gandersheim ?

Rien ne nous autorise à l'affirmer. Mais, si le fait n'est pas très-authentique, il n'est pas non plus tout à fait improbable. Notre garant, sur ce point, est le traducteur même du théâtre de Hrotsvitha, feu M. Charles Magnin, dont les savantes conjectures en ont fourni l'idée première. A cette époque de chaos, les jeux scéniques, exilés de la société laïque par la rudesse des mœurs, avaient trouvé un refuge dans les monastères. Là, ainsi qu'aux premiers jours de leur origine païenne, ils servaient d'auxiliaires à la religion, et offraient en même temps un agréable délassément aux esprits encore amoureux des plaisirs intellectuels.

Hrotsvitha était de ce nombre. A vingt-trois ans, dans toute la fleur de la jeunesse, elle avait quitté le monde et embrassé la vie claustrale. Quelle circonstance motivait sa détermination ? Était-ce une de ces irrémédiables douleurs qui brisent une existence tout entière ? l'une de ces grandes déceptions qui nous éclairent tout à coup sur les imperfections de notre nature et la vanité des espérances humaines ? ou bien l'une de ces chutes terribles, dont la main du médecin céleste peut seule guérir les meurtrissures ? On l'ignore ; mais le calme qui respire dans le style de la docte religieuse, les préoccupations littéraires qui paraissent dominer exclusivement son esprit dans le peu de lignes écrites par elle en dehors des fictions poétiques, ne permettent guère de supposer qu'aucune impulsion violente du cœur l'eût jetée dans les austérités de la vie monastique. Peut-être ne serait-on pas très-loin de la vérité, en racontant ainsi son histoire :

Hrotsvitha, née dans les rangs de la société où le loisir des mains permet à l'esprit de replier toute son activité sur lui-même, portait en elle une imagination créatrice, et des aspirations ardentes vers le beau. De bonne heure elle dut prendre en dégoût le spectacle du monde et de ses passions vulgaires, qui contrastait si péniblement avec ce type de perfection, dont la réalité ne se trouve qu'au sein de Dieu même. Le don du génie, — ce don trop souvent funeste à ceux qui l'ont reçu d'en haut, — l'entraînait hors des voies communes dans les sentiers qui mènent à la gloire, mais quelquefois aussi à l'abîme, comme plus d'un triste exemple, surtout chez les femmes, l'a prouvé. Elle chercha donc un port où sa vie pût jeter l'ancre à l'abri des périls.

Les premiers monastères avaient été jadis des sanctuaires de science ainsi que de piété ; la tradition n'en était pas perdue, et, au milieu des ténèbres qui enveloppaient la société humaine au dixième siècle, le peu de lumières qui subsistaient encore, ne brillaient plus qu'au fond des cloîtres. Ce fut dans l'abbaye de Gandersheim, dont l'histoire fait le sujet de l'un de ses poèmes, que Hrotsvitha vint prononcer les vœux qui allaient donner aux élans

de son âme un but divin, et à sa vie toute la paix qu'exigent, pour fructifier en liberté, les occupations de l'intelligence.

Digne fille de saint Benoît, dont la règle imposait à ses disciples, à côté de la méditation et de la prière, l'obligation d'un travail utile, la jeune religieuse entreprit de faire servir le fruit de ses études à l'édification des fidèles. Sa faible main ne pouvant défricher la terre, s'appliquait sans doute à ces copies d'anciens manuscrits qui nous ont conservé, bien imparfaitement, hélas ! le trésor cruellement ébréché de l'antiquité littéraire. Dans la société des beaux génies dont les œuvres passaient ainsi sous ses yeux, elle amassait, d'une part, l'érudition philosophique qu'elle aime à étaler parfois dans ses œuvres ; de l'autre, elle perfectionnait son goût et son style, dont la pureté, associée aux grandeurs morales du sentiment chrétien, empreint ses productions d'un caractère inconnu aux chroniques et aux poèmes barbares que partout ailleurs son temps voyait éclore.

V

Les premières compositions de Hrotsvitha sont des récits en vers latins, tirés généralement des pieuses légendes qui couraient le monde et charmaient les imaginations naïves de cette époque. Ils offrent moins d'intérêt que son théâtre. La forme narrative n'a pas, pour remuer les âmes, la même puissance que la forme dramatique, et le talent de l'auteur n'avait pas encore atteint son plus haut degré de maturité. Cependant, ils renferment des passages bien traités ; le style en est pur, et, somme toute, la gloire de Hrotsvitha ne perdrait rien à ce qu'un bon traducteur fit pour ses petits poèmes ce qu'a fait pour ses drames l'estimable savant dont l'Institut déplore la perte récente.

Les connaisseurs louent en particulier celui qui a pour sujet la décollation de saint Denis ; d'autres poèmes ne sont pas dénués d'un certain attrait romanesque. Telle est l'histoire émouvante d'un jeune homme que l'entraînement d'une passion funeste a livré au démon. Elle vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

La scène se passe en Asie, au quatrième siècle. L'audacieux a osé lever les yeux sur la fille, jeune et belle, d'un citoyen de Césarée, et former en secret le vœu de gagner son affection et d'obtenir sa main. Pensée doublement sacrilège, car celle qu'il aime, destinée par ses parents à l'austère existence des vierges chrétiennes, est déjà la fiancée du Seigneur ; et lui, jeté en dehors de tous les rangs sociaux, végète sur la terre à côté du bœuf qui laboure la terre, du chien qui garde les troupeaux : il est esclave.

Elle ne peut être à lui ; il le sent, il le voit, et tombe dans le désespoir. Le moment est bon pour le Tentateur ; le Tentateur se présente. Un marché fatal est signé ; au prix de tourments éternels dans l'autre vie, l'insensé achète quelques jours de bonheur ici-bas. Le mariage qui semblait impossible se fait ; mais les joies en seront courtes et troublées. L'épouse ne tarde pas à comprendre qu'un redoutable secret dresse un mur invisible entre son cœur et celui de son époux. Elle se demande pourquoi, à

l'aspect de la maison du Seigneur, il pâlit et recule ; pourquoi, loin d'y porter avec elle ses actions de grâce et ses prières, il va seul errer à l'écart comme un maudit. Le mystère se découvre ; les doux liens qu'il a payés si chers sont brisés. L'ombre d'un monastère ensevelit pour jamais la jeune femme qui va, dans le sein de Dieu, retrouver la paix qu'elle a momentanément perdue au contact des passions humaines. L'infortuné reste seul, avec ses remords, et ses terreurs, en face de l'horrible créancier, qui tient en main sa signature. Les joies de la victoire seront-elles pour l'enfer ? Va-t-il ouvrir son large gouffre et ensevelir sa victime ? Non ; grâce à l'intervention d'un grand saint, l'aventure finit d'une manière plus consolante. Le siège épiscopal de Césarée est alors occupé par un illustre docteur, par l'un des pères les plus vénérés de l'Eglise d'Orient. Basile exorcise le pécheur pénitent ; il enlève au démon l'âme qui s'était donnée à lui, et la rend au Seigneur, dont la miséricorde en effacera les souillures et en apaisera les douleurs.

VI

Étudier les œuvres d'un auteur, c'est entrer en société, c'est vivre avec ce qui est vraiment lui : avec sa pensée. Cependant, incomplètement satisfaite par cette intimité intellectuelle, notre curiosité voudrait encore se représenter sa personne ; la ressusciter pour ainsi dire à travers les âges, et la faire comparaître matériellement devant nous. S'il s'agit d'un auteur féminin surtout, cette question se présente d'abord à l'esprit : Était-elle belle ?

Une gravure sur bois, jointe à la première édition de ses œuvres, imprimée au début du seizième siècle, représente Hrotsvitha agenouillée devant l'empereur Othon le Grand, et lui faisant hommage du recueil de ses compositions ; cette figure monacale, esquissée en profil presque perdu, ne saurait, fût-elle plus authentique, et due, comme on l'a supposé, au dessin même d'Albert Durer, nous aider beaucoup à la connaître.

Pourtant, nous osons l'affirmer ; oui, Hrotsvitha était belle. Le génie est toujours beau, quelles que soient les lignes du visage qu'éclaire son regard lumineux et profond, ce regard suffit pour le transfigurer et y répandre un charme dominateur que rien n'égale. Les yeux baissés, peut-être l'humble nonne était-elle insignifiante ou laide, je n'en sais rien ; mais dès que sa paupière se relevait, soyez-en sûrs, Hrotsvitha était belle.

Le cours des années qui, plus ou moins rapidement, mais inévitablement, ternit toute beauté, respecta néanmoins dans la religieuse de Gandersheim celle de l'intelligence. Après *Sapience*, dernière pièce de son théâtre, elle paraît avoir abandonné cette forme de composition ; mais sa veine poétique n'était pas épuisée. Loin de là ; on la voit, toujours à l'œuvre, aborder alors des sujets qui, pour l'importance, ne le cèdent en rien à ceux déjà traités par elle. Tantôt sous l'impulsion de son pa-

triotisme germanique, elle écrit le *Panegyrique des Othons*, poème consacré aux gloires de la maison de Saxe, et qui fournit à l'histoire des renseignements précieux sur le grand prince, premier chef du saint Empire ; tantôt inspirée par un sentiment plus personnel encore, elle célèbre la fondation du noble monastère de Gandersheim, ainsi que les divers épisodes liés à la vie de ses plus illustres abesses. Lorsque la mort vint lui ôter la plume des mains, elle était presque septuagénaire.

Cette mort, on peut le présumer, fut douce et paisible comme le sommeil qui termine la journée utile du bon ouvrier. Nous savons, en effet, comment Hrotsvitha comprenait le but du savoir ; elle avait compris de même et accompli, autant qu'il était en elle, la mission donnée ici-bas au génie, de répandre parmi les hommes l'amour du beau et du bien.

Des siècles s'étaient écoulés depuis que cette voix pieuse, la *forte voix de Gandersheim*, comme elle-même se nomme, avait cessé de se faire entendre, et le souvenir de Hrotsvitha, perdu dans la nuit du passé, y dormait avec tant d'autres oubliés après lui, quand un manuscrit contenant ses drames et la plus grande partie de ses poèmes, fut détérré, dans la poudre de quelque monastère, par l'érudition allemande, dont l'enthousiasme patriotique le rendit au jour. L'imprimerie, au milieu des magnifiques chefs-d'œuvre de l'antiquité, qu'elle ressuscitait avec amour, ne dédaigna pas, en pleine Renaissance, de reproduire à côté du latin de Térence celui de son humble imitatrice. La renommée de la religieuse saxonne pénétra dès lors dans les divers pays de l'Europe. L'Angleterre envia cette gloire féminine à l'Allemagne, et voulut la lui disputer. Sans être populaire en France parmi la foule, elle n'y fut pas ignorée des hommes lettrés. L'exemplaire des œuvres de Hrotsvitha que possède la Bibliothèque Mazarine, et qui paraît avoir appartenu au poète Philippe Desportes, dont la signature se lit sur le premier feuillet, suffirait pour en rendre témoignage. Desportes, emmené en Pologne par le duc d'Anjou, roi élu de ce pays, avait sans doute, à son retour en France, rapporté de son double voyage à travers l'Allemagne, cette précieuse acquisition. Plus tard, l'illustre nonne, qui faisait tant d'honneur à leur ordre, attira l'attention des savants bénédictins de Saint-Maur ; mais c'est de nos jours seulement que de beaux travaux d'érudition littéraire ont vulgarisé son nom dans le public. Grâce à ces intéressantes études, en contemplant de loin, dans les profondeurs du passé, cette figure de femme isolée au milieu des ténèbres, l'œil se repose avec un sentiment de consolation sur elle, et l'on acquiesce volontiers à l'éloge chaleureux que le regrettable traducteur de son théâtre donne à celle qu'il appelle une Sapho chrétienne :

« Dans la nuit du moyen âge, on signalerait difficilement une étoile poétique plus pure et plus éclatante. »

APHÉLIE URBAIN.



BIBLIOGRAPHIE.

FABLES



Celui qui, en écrivant des fables, croirait égaler La Fontaine, ferait bien de méditer la *Grenouille* qui veut se faire aussi grosse que le *Bœuf*, ou le *Corbeau* voulant imiter l'*Aigle*. Florian lui-même, malgré sa grâce, n'a pu y réussir; et pourtant ce genre a, de tout temps, séduit les écrivains moralistes. Cacher une rude vérité sous l'enveloppe ingénieuse de l'allégorie, faire discourir les animaux afin de donner une leçon aux hommes, emprunter à la nature le voile sous lequel on dérobe une morale sévère, une critique spirituelle, il y a là de quoi tenter l'esprit et l'imagination; ce cadre étroit fait bien ressortir une idée, et le piquant de la mise en scène la grave dans la mémoire. Aussi, il y aura toujours des fabulistes, qui, sans égaler un modèle inimitable, ne manqueront, à des degrés divers, ni d'invention ni de mérite.

Voici trois nouveaux volumes de *Fables*, auxquels nous ferons quelques emprunts. Le premier est dû à la plume aimable d'un bon prêtre, qui s'est délassé de plus sérieux travaux en rimant avec facilité quelques jolis apologues; rien de cherché, ni de prétentieux dans sa manière; il se borne à envelopper dans un petit drame gracieux un sage avertissement, et à jeter sur les pages sévères d'un livre de morale une guirlande de fleurs.

Nous citons :

La Jeune Femme et le Rossignol.

La terre se parait de fleurs et de verdure,
Et souriait au soleil du printemps;
Tout bruissait, chantait dans la nature;
Tout était gai comme on l'est à quinze ans.
Une femme, une jeune mère,
Un peu frivole, un peu légère,
Se délassait, en prenant un bain d'air,
Des plaisirs du dernier hiver.
Elle écoutait, émerveillée,
Le rossignol chantant sous la feuillée,
Quand tout à coup le charme disparut :
Vainement en blanche mantille
Elle écoutait sous la verte charmille;
« Plus aucun chant; l'oiseau se tut.
Pourquoi ce silence ? dit-elle;
Bon rossignol, naguère si joyeux,
Pourquoi toujours à tire-d'aile
Te vois-je maintenant voler silencieux ?

— C'est qu'une mère de famille
Ne peut pas s'amuser comme une jeune fille,
Lui dit le raisonnable oiseau;
J'ai cinq enfants, c'est un bien lourd fardeau :
Il faut veiller sur leur enfance,
Guider leur inexpérience,
Les réchauffer, les soigner, les nourrir :
Eh ! comment voulez-vous que je songe au plaisir ?
Je n'ai personne à mon service;
Je dois pourvoir à tout, préparer les repas.
Chétif oiseau, je n'ai pas de nourrice,
Et j'en aurais, que je n'en voudrais pas !
Quels pauvres soins que ceux d'une étrangère !
Ah ! quand on a le bonheur d'être mère,
Est-il et peut-il être un plus doux passe-temps,
Que celui de soigner, de nourrir ses enfants ? »
Tout en causant, l'oiseau, plein de son rôle,
Continuait de s'occuper des siens,
Et la femme, pensive et déjà moins frivole,
Disait : — Mais si j'allais voir ce que font les miens (1) ?

Les *Fables* de madame Adèle Caldélar ont un tour piquant, de l'originalité, et la forme en est souvent élevée et poétique. — Nous en citerons deux d'un genre fort différent :

Les Trois Roses et le Passant.

LE PASSANT A LA PREMIÈRE ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose !
D'hier matin à peine éclosée,
Avant ce soir tu vas mourir !

LA PREMIÈRE ROSE.

Hélas ! plus jeune encor que n'ai-je pu finir !
C'est quand l'aile de la rafale,
Pour ma beauté sans nul égard,
M'enleva mon premier pétale,
Qu'il me fallait périr. Passant, je meurs trop tard !

LE PASSANT A LA DEUXIÈME ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose !
D'hier matin à peine éclosée,
Avant ce soir tu vas mourir !

LA DEUXIÈME ROSE.

Hélas ! tu dis trop vrai ! que ne peut le zéphyr
Prolonger les instants de ma courte existence !
Vois : mon premier bouton à mes côtés éclot ;
Des autres le coton protège encor l'enfance ;
Mon ombre les couvrait. Passant, je meurs trop tôt !

(1) *Morale en action et en Apologues*, par l'abbé Barthélemy de Beauregard, chez Humbert, rue Bonaparte, 43. Un joli volume, prix : 1 fr.

LE PASSANT A LA TROISIÈME ROSE.

Que je te plains, ô pauvre rose !
D'hier matin à peine éclosée,
Avant ce soir tu vas mourir !

LA TROISIÈME ROSE.

Passant, sur mon destin garde-toi de gémir,
De sa main l'Éternel lui-même
En a fixé le terme, et non pas le hasard.
Qui meurt par son ordre suprême
Ne meurt ni trop tôt ni trop tard.

Le Perdreau et ses Épouses.

Un jour, un honnête perdreau
Voulut tâter du conjugo.
Il va demander une aiglonne,
Elle était pauvre, on la lui donne.
Et huit jours, le pauvre amoureux,
Des perdreaux fut le plus heureux,
Mais son bonheur ne dura guère.
Non qu'il eût à se plaindre en rien de sa moitié;
Mais quand l'épouse allait visiter le tonnerre,
De la route l'époux demeurait à moitié;
Alors désespéré, dans sa douleur extrême,
De ne pouvoir la suivre il accusait le sort;
Il eût dû s'accuser lui-même.

Sur ces entrefaites, la mort
Vient trancher les jours de l'aiglonne.
Grand chagrin du mari. Mais (le cas n'est pas neuf),
Bientôt fut consolé l'inconsolable veuf,
Qui convole au plus vite avec une dinde.
— Au moins, se dit-il, Dieu merci,
Je ne verrai pas celle-ci,
Dans les plaines de l'air, s'élevant à ma vue,
S'aller perdre au sein de la nue:
J'ai, de ce coup, je crois, rencontré le bonheur.
Trois jours il garda son erreur.
Mais le matin du quatrième,
Avec celle qu'il tient pour un autre lui-même,
Quand, las d'aller à terre, il veut prendre son vol,
Elle ne le peut suivre, et reste sur le sol.

Vainement, le perdreau se désole et murmure;
Que peut-il reprocher à cette créature,
Que le sort fit pour vivre en bas,
Boire, manger, dormir, de qui gonfler sa plume
Est tout le talent ici-bas ?
Quant à moi, je ne le vois pas,
Et, dans ce point, je me résume.
Cette fois comme l'autre, auteur de son ennui,
Il ne doit s'en prendre qu'à lui.

Aux aiglons, laissez les aiglones;
Aux diodons, laissez les dindeons.
Voulez-vous être heureux ? croyez-en mes avis :
Perdreaux, épousez des perdrix (1).

A un troisième volume, celui de M. Antoine Carteret, nous empruntons cette fable, qui renferme une idée juste :

L'Épi et l'Ormeau.

Au bord d'un champ, coiffé d'une rose clochette,
Un épi goûtant peu cette fraîche toilette,

(1) *Fables morales et religieuses*, par madame Adèle Caldelar. — Un très-beau volume in-8° avec gravures, prix : 10 fr. Chez Élie Gauguier, éditeur, 12, rue Cassette, Paris.

Penchait la tête et se plaignait.

Un ormeau, son voisin, qu'en tous sens étreignait
De ses longs bras un cep à la sève opulente,

Lui dit : — Petit, d'où te vient ta douleur ?
— Ah ! répliqua l'épi d'une voix triste et lente,

Je suis si las de porter cette fleur !

— Pauvre, alors donc quelle affaire

S'il te fallait garder sur toi,

Une souche pesant plus qu'une treille entière !

— Seigneur, vous êtes fort mille fois plus que moi,

Je crois même bien davantage.

— C'est vrai, reprit l'ormeau, ma remarque est peu sage
Le liseron dont tu vis entouré,

Est sans doute plus pour ta tige

Qu'il n'est pour moi ce cep dont mon front est paré,

Et dont jamais je ne m'afflige.

La brise du matin te balance à son gré,

Tandis que je tiens ferme au vent qui tord les saules.

Pour cette fois, c'étaient de bons propos.

Pour bien comparer deux fardeaux,

Il faut d'abord mesurer les épaules (1).

Ces trois recueils de Fables sont remarquables à des titres divers : — le premier par la simplicité et la naïveté gracieuse des vers ; le second par un tour original et des idées qui ne sont point vulgaires ; le troisième enfin, par un grand sens qui rachète ce que la forme a souvent de sécheresse positive, comme la perle cachée au fond de l'huître fait oublier son enveloppe grise et pierreuse. Œuvres intéressantes au surplus toutes les trois, et qui montrent qu'à l'heure qu'il est, on trouve encore en France beaucoup de généreux esprits qui ne demandent aux lettres que le plaisir de les cultiver.

PETITS ET GRANDS

Par MARIN DE LA LIVONNIÈRE

OTTO GARTNER

PAR LE MÊME (2).

— 000 —

Voilà deux petits livres qui font doucement leur chemin dans le monde, sans tintamarre ni réclame, et plaisent à tous ceux entre les mains de qui ils sont tombés. C'est de la littérature honnête, loyale, chrétienne dans le fond, spirituelle dans la forme, signée d'un nom hier inconnu, mais qui demain aura sa très-juste part de réputation, ainsi que le méritent l'âme et l'esprit dont ces deux romans sont remplis.

Le premier récit, *Petits et Grands*, se passe au temps de la révolution, dans le Bocage et après la défaite des armées vendéennes. Un courageux jeune homme, André de Milly, sauve à travers les périls et les embûches de cette époque funeste, sa

(1) *Fables*, par Antoine Carteret. Librairie Hachette, 77, boulevard Saint-Germain, Paris. Un volume in-12, prix : 2 francs.

(2) Paris, 29, rue de Tournon, chez Charles Douniol.

fiancée et la mère de celle-ci, traquées par les ennemis qui ont soif de leur vie et de leurs biens, comme des Européens poursuivis par les Peaux-Rouges. André est assisté par un domestique et un fermier, deux *petits* de la terre envers qui les grandes dames se sont montrées jadis bonnes et généreuses. Ce drame, qui se joue dans les Landes et au bord de la mer, fait battre le cœur, mais la plume de M. de la Livonnière sait amener le sourire aussi bien que les larmes, et sa galeté française est du meilleur goût et du meilleur aloi.

Otto Gartner est une scène de nos jours. Dans un cadre très-simple se développe un beau caractère d'homme, fier, probe et généreux. Un mystère plane sur l'histoire entière et y répand un vif intérêt. Ces deux ouvrages peuvent être placés entre toutes les mains, ils sont aussi inoffensifs qu'aimables.

LIVRES D'ENFANTS

LA JEUNESSE DES PRINCES

Par M^{me} ÉMILIE CARPENTIER (1).

L'aimable auteur de ce joli livre a un don particulier pour faire revivre le passé; elle le peint

(1) Un joli volume cartonné. Chez J. Vermot, libraire-éditeur, 33, quai des Grands-Augustins.

avec des couleurs vives et vraies, et elle sait puiser aux grandes sources de l'histoire un délassement instructif pour les enfants. — Ce nouveau volume renferme six Nouvelles, où figurent tour à tour Chilbert, les deux comtesses de Bretagne, Jeanne de Penthièvre et Jeanne de Montfort; Gaston-Phœbus et son malheureux fils, les enfants d'Édouard IV, le jeune duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, et le jeune duc de Berry, qui fut Louis XVI. Ces histoires des rois-enfants plairont à la jeunesse, elles ont de l'intérêt et de la grâce, et elles méritent d'être remarquées parmi tant de livres écrits pour l'enfance, et dont si peu cependant sont dignes des suffrages d'une mère.

MÉMOIRES D'UN BÉBÉ

Par MARIE DE BRAY.

Ceci est tout à fait, ainsi que le titre l'annonce, un livre de petites filles, il est doux, innocent, bon, comme elles le sont toutes, du moins il faut l'espérer, et vraiment, ce joli volume ne manque pas d'intérêt, et les tableaux enfantins que décrit la poupée, le *Bébé*, ainsi qu'on le nomme dans un argot d'un goût douteux, ces tableaux sont gracieux autant qu'inoffensifs. — Nous recommandons aux jeunes mères ce petit ouvrage; il pourra quelquefois, par ses sages leçons, les remplacer auprès de leurs petits enfants (1).

M. B.

(1) Un joli volume avec gravures. Chez Dillet, rue de Sèvres.

ALTHÉE

CHEZ MADAME FRANÇOIS.



os pensées, on n'en saurait douter, reflètent les nuances des objets qui nous entourent; témoin l'aimable et spirituel Xavier de Maistre, qui, pour avoir, sans motif plausible, en dossé sa robe de chambre et mis ses pantoufles, finit par sentir du malaise. C'est par la même raison que, dans le petit intérieur de madame François, bêtes et gens avaient l'air maussade et le

ton aigre; c'était pourtant une excellente femme, mais faite pour comprimer un élan quel qu'il fût.

Néanmoins, une jolie petite fille s'épanouissait sous ce toit, comme une rose le long d'un chemin bordé d'épines. Althée, orpheline et sans autre appui que sa tante, ne voyait l'univers qu'à travers le microscope de famille, et ses idées avaient pris la forme des idées de madame François, au point que la vulgarité ne lui déplaisait pas. On se fait à son moule. L'enfant du soldat joue avec un sabre, comme l'enfant du menuisier avec un rabot. Althée jouait avec la minutie.

Il y a des intérieurs où l'observation est facile, ou plutôt inévitable; tout s'y montre au dehors : beautés et faiblesses. Telle était la maison de madame François, où logeaient ensemble sans se convenir, bonté, mauvaise humeur, générosité, politesse.

L'enfant avait des amies de son âge, et comme au moral et au physique, elle imitait toujours, son propre caractère ne se dessinait point. Les modèles d'ailleurs n'étaient point dignes de poser devant Althée.

Il y a des petites filles faites d'un seul morceau, taillées dans la vanité : elles marchent la tête haute, elles sont fières de leur robe, de leur chapeau, de tout ce qui n'a pas dépendu d'elles, et n'ont point honte de leur ignorance, de leur manque d'éducation, de leurs sottises prétentions. C'est le portrait de Rosine, l'amie intime, c'est-à-dire celle qui demeurait à côté, et que pour cette raison on voyait tous les jours. Althée en la regardant devenait vaniteuse, hautaine à l'égard des inférieurs, pleine enfin de misérables défauts.

Au nombre de ses compagnes, il y avait encore Florence, qui s'éveillait en dormant, mangeait en dormant, marchait en dormant. Althée par occasion s'endormait pour imiter Florence.

Si la journée se passait avec Octavie, il était de rigueur de monter sur les tables, de tirer la queue du chat, d'être mordue, etc. Ainsi toujours copiant, Althée ne s'arrêtait jamais en face d'elle-même, et restait comme étrangère à son propre esprit.

Chez madame François on ne pensait pas beaucoup, faute de temps, les heures se succédaient sans profit. On se répandait tous les jours en soins inutiles, en divertissements vides, en conversations puériles; on parlait sans rien dire, on travaillait sans rien faire, on s'amusait sans plaisir. Althée se formait à cette école. Sur le rien s'élevait l'édifice, la base manquait, et la vie, dont les pierres s'amoncellent si vite, s'élevait menaçante comme ces tours mal assises qui effraient le voyageur.

Madame François, quoique portant lunettes, voyait peu; j'entends au moral, car pour ce qui ressort du monde physique, elle se plaisait à dire, et c'était vrai, que rien ne lui échappait. L'esprit de sa nièce, n'ayant malheureusement ni forme ni contour, elle n'eut garde de le voir et de le cultiver. Chaque année développait les facultés intellectuelles de la petite fille, elle entrevoyait sans les comprendre ces ombres qu'une voix sérieuse doit nommer à l'enfant, de peur qu'il ne se trompe. Madame François appelait mérite ce qui n'est qu'avantage, enfantillage ce qui est défaut, faiblesse ce qui fait peur à ceux qui ont appris du passé à craindre l'avenir!

Comment donc menait-on la vie chez madame François? Hélas! un peu comme chez madame Clément, comme chez madame Thomas, un peu comme chez nous tous.

C'est le moment de faire un aveu, faisons-le. Quoi de plus contraire à la vertu de discrétion qu'une fenêtre donnant juste en face d'un appartement? Vous ne voulez point regarder directement; vous ne voulez pas plus entendre ce qu'on dit! Mais la partie de vous-même qui n'a jamais raison s'arrange de manière à tout voir, tout entendre, sans que vous sachiez comment. C'est un coup d'œil jeté pendant

que vous regardiez autre part; c'est un son perçu pendant que vous n'écoutez pas.

A la fin du jour, vous seriez surpris, scandalisé, si la moitié de vous racontait à l'autre moitié l'histoire du voisin. Vous vous fâchiez, je me fâchai aussi.

Or, c'était mon atelier qui avait vue sur la cour étroite dont madame François occupait le fond. Un jour que je peignais, il m'arriva de sentir une odeur de friture. Comment faire? Peut-on s'empêcher de sentir? Et pourtant, je peignais! Il s'agissait d'une tête de nymphe, vaporeuse, indécise. Ma naïade était blonde, frisée, charmante, et point du tout coquette: elle regardait un aleyon volant sur l'onde, et son esprit rêveur apparaissait dans ses yeux comme un mystère. J'étais ravi de cette création de poète. Le poète, c'était moi; moi qui cherchais l'idéal en toute chose comme on a cherché la pierre philosophale. J'avais d'abord jeté sur la toile quelques lignes indécises; ces lignes, je les avais aimées, et chaque jour j'ajoutais à mon œuvre une grâce. Il me semblait que ma pensée toute seule enfantait cette tête naïve; je ne croyais pas avoir eu de modèle, sinon cette image aux mille faces que l'artiste regarde en lui-même, et sous le jour qui, dans le moment, s'harmonise avec son âme.

J'allais donc, cherchant ces contours, ces ombres, et voilà qu'une odeur de friture, ô misère! s'empara de l'un de mes sens sur lequel je ne veillais peut-être pas assez. L'odeur gagne par cette voie ma pensée, je me sens envahi par des idées triviales : poêles, tisons, farine, pâte, beignets! Beignets! ce mot fait sourire ce côté de moi-même qui aime le passé, il me raconte cent balivernes à propos du mot chéri de mon enfance. Ma bonne mère nous en régala quelquefois, c'était un plaisir pour tous. Je vois encore cette blonde pyramide, brillante de poudre de sucre; notre bonne l'apportait glorieusement et sans rire, attendant que nous rions les premiers, et s'amusant avec nous de notre petit bonheur. C'était bon, c'était chaud, délicieux! Mais pendant que je regardais passer les ombres fortunées de mes beignets, je perdais de vue la naïade, ses chants avaient cessé, elle se cachait sous les roseaux de la rive et ne regardait plus ni moi ni l'aleyon. O friture! ô matière! pourquoi l'interposer entre mon être et la poésie?... C'est peut-être un bien. J'aimais cette nymphe, ces algues, ces nuées, je planais depuis deux heures dans ce vide où nul bruit terrestre n'arrive. Non, ce n'est pas la vie réelle. Quand on revient de ces champs éthérés, on est choqué des moindres froissements, on trouve toute chose vulgaire. L'âme saigne pour un mot, un rien. Donc, c'est arrêté. Il faut attacher aux ailes du poète, de l'artiste, un poids quelconque pour l'empêcher de voler trop longtemps. Trouver un poids est fort aisé. Si l'on pouvait choisir, je demanderais tout bonnement cette odeur bonne et sans malice qui me rappelait une joie du foyer maternel. A propos de quoi cette digression? Il s'agit uniquement de madame François.

Les fenêtres de son salon, de sa salle à manger et de sa cuisine étaient précisément en face de la mienne. J'avais vu sur les fauteuils, la vaisselle et les marmites, et pour moi, la vieille Catherine faisait partie du paysage. Elle était belle et digne au milieu de son petit empire fort bien étamé. Elle se tournait et se retournait entre ses impassibles sujets

CHEZ MOI.

mettant l'un au pot, l'autre à la broche. J'aimais Catherine. Pourquoi ? Hélas ! sait-on jamais pourquoi l'on aime ! Elle avait dans l'ensemble quelque chose d'antique qui me donnait d'elle la plus haute idée ; dans le regard de la bonté, et sur les lèvres un grain de malice. C'est tout ce qu'il faut, selon moi, pour faire une femme charmante, à supposer que je prenne quelquefois mes types bien en dehors des naïades. Au moment où j'eus le malheur de me laisser distraire par l'odeur des beignets, Althée se trouvait dans la cuisine et faisait autant de pas que la vieille bonne. Rien de joli comme cette enfant : tête blonde et mutine, souplesse du corsage, elle ressemblait à ma nymphe comme le bouton de rose à la rose elle-même. A tout âge le cœur de l'artiste est plus jeune que lui. On me prenait pour un homme grave, parce que mes cheveux grisonnaient ; mais en dépit de ma réputation, je me mis à trouver ce jour-là que l'image et la réalité c'était un, et je nommais la nymphe des roseaux Althée. Enfantillage !

Cependant, comme notre planète n'est pas le lieu de la poésie, il s'en faut, je fus blessé du son de voix de la petite fille. A douze ans elle avait ce ton impérieux qu'on excuse à peine dans une ménagère de quarante ans ; elle disait, — le vent soufflait de mon côté, est-ce ma faute ? — elle disait : Je veux, faites cela, taisez-vous ! Et sa petite tête, céleste par la forme, devenait vulgaire dans les détails, et je retournais à mes roseaux, à ce sourire sans fin sur ces lèvres toujours gracieuses, à ces grands yeux éternellement calmes, suivant partout l'alcyon qui ne bougeait pas plus qu'un terme.

Madame François en personne vint s'enquérir des faits et gestes de Catherine. Celle-ci changeait d'aspect au seul bruit des pas de madame François. Elle devenait roide, anguleuse, c'était le hérisson se préparant à la défense, et j'entendais journellement des discussions si petites que les dimensions ne m'en sont point restées. La querelle naissait d'un atome. On sentait entre la souveraineté et l'autorité culinaire une opposition innée.

Cette fois, la chose alla loin. Commencant à je ne sais quelle vètille, elle prit des proportions colossales, et, en sens inverse de la montagne qui accouche d'une souris, cette vètille fut l'occasion d'un défi porté de bas en haut, comme Rome le vit si souvent entre ses plébéiens et ses patriciens. Catherine dans le feu des débats osa élever la voix un peu au-dessus du diapason de l'Opéra ; la maîtresse de maison se trouva dans la nécessité de crier plus fort ; Catherine reprit en fausset, et la pauvre dame ne pouvant monter au delà lui donna son congé. C'est ainsi que va le monde. Les royaumes eux-mêmes sont bouleversés tout aussi bien que le ménage de madame François, seulement comme ils sont plus grands, il leur faut trois jours.

Pendant cette scène courte, mais décisive, Althée pleurait. Cela me donna bonne idée de son cœur. Elle voyait avec une émotion douloureuse sa tante et sa bonne en complet désaccord. Tandis que je faisais ces réflexions, le corps involontairement penché en avant, il arriva que ma naïade perdit l'équilibre, et fit un plongeon, entraînant chevalier, palette, etc.

Catastrophe bruyante ! Ma femme vient à mon secours, suivie de nos cinq enfants, qui à force de bonne volonté ajoutent au désastre. En même temps on sonne. Bon ! une visite ! Je suis furieux ; mais cette portion de moi-même qu'on appelle figure, face, visage, et qui me représente, se met à sourire agréablement, et tout en reste là. Quel singulier assemblage forment les différentes parties de notre être ! L'homme a son caractère le plus souvent aigri, et qu'il cache tant qu'il peut ; son jugement qui lui parle raison ; ses nerfs qui s'agitent, se retirent, se crispent ; son imagination qui lui fait perdre la tête, son cœur qui déraisonne pour un battement de plus ; sa volonté, qui au bout du compte mène la bande, tout cela fait effort en sens contraire, et le plus sage aurait l'apparence d'un fou si sa figure n'était pas là pour baisser les yeux ou les lever selon la rubrique, sourire au besoin, faire en un mot tout ce qui concerne son état. Que de gens dont vous dites pour les avoir vus passer : Il est fort bien ! Si vous saviez tout ce qu'ils ont pensé depuis dix minutes, vous auriez envie de rire.

La visite fut très-polie, se croyant, grâce à ma figure, très-bien reçue. On me jugeait digne de considération. Qu'aurait-on dit si l'on avait su que je venais de prendre intérêt à une chétive collision de femmes brouillées par une friture, dont la seule odeur avait refoulé mes inspirations ; si l'on avait deviné que j'avais nommé ma belle naïade du nom d'une petite fille, et jeté tout par terre à cause de ma condamnable curiosité, qui me portait en avant ? Nul doute que l'étranger — c'était un riche Espagnol — m'eût pris pour peu de chose : triète peintre, incapable d'une œuvre sérieuse, bon pour des enluminures ou des enseignes. Oh ! ma figure, que je te remercie !

Le riche Espagnol me parla de moi d'un ton que je trouvais le meilleur ton ; il loua mon talent sur de simples oui-dire, et voulut voir mes travaux. J'ouvris la porte de mon atelier et m'y précipitai pour achever de remettre tout, non pas en ordre, si donc ! mais dans ce désordre qui convient au sanctuaire des arts. J'étais seulement ce qui encombrait le passage, et relevai mon alcyon qui se remit à voler sur place d'un air béat, comme s'il ne lui était rien arrivé !

L'Espagnol avait de l'observation dans le regard, il ne prit pas pour chefs-d'œuvre tout ce que je fis passer sous ses yeux ; mais je remarquai un intérêt touchant témoigné aux têtes d'enfants qui riaient ou pleuraient le long de la muraille. Ce n'était point un hidalgo, cherchant son peintre entre les grands peintres, c'était un bon père de famille en quête d'un maître de dessin pour sa fille. La chute fut grave, je demeurai interdit, car j'avais déjà rêvé que ce monsieur me ferait une réputation en Espagne ; je venais d'être appelé par la Reine, chargé de travaux importants, décoré, titré. J'en étais précisément là, quand ma figure oubliant son rôle se tira comme font les figures attrapées. Mon excellente femme, qui a juste assez de bon sens pour deux, saisit l'occasion et peignit en termes heureux le plaisir que je n'éprouvais pas du tout d'avoir une élève

aussi distinguée. Elle dit des choses délicates sur les soins à donner aux bouches de trois quarts et de face.

Ma femme voyait surtout dans mon pinceau une façon directe de faire aller notre petit ménage. Nymphes, odalisques, tempêtes, elle eût tout mis en pot-au-feu. Le pot-au-feu, c'était sa passion ! On assure que les femmes d'artistes qui ont celles-là, sont les bonnes, je le crois.

Je laissais Clémence parler, car vraiment le sujet ne me plaisait pas. Faisant semblant de chercher dans mes portefeuilles un dessin qui n'y était pas, j'entendais toucher cette odieuse question d'argent que je détestais, et qui faisait le bonheur de ma femme. Je trouvais qu'elle élevait trop ses prétentions, moi qui, une minute auparavant, faisais si facilement fortune ! C'est que, dans mon rêve de quelques secondes, il y avait une fumée de gloire, et ici, rien que des yeux stupides dont il faudrait corriger le regard de travers et la ridicule expression. C'était un désenchantement sans pareil !

Sur ce, le monsieur, bien content, se dirigea vers la porte, promettant que dès le lendemain notre élève se mettrait à l'œuvre. Comme il exprimait le désir de voir s'adjoindre à sa chère Manuela quelques jeunes filles de son âge, pour lui donner de l'émulation, j'allais répondre tout bonnement que je n'en connaissais point, lorsque ma femme inventa que telle était mon intention, et que, sous ma haute direction et sous sa surveillance particulière, se montait un atelier de jeunes filles dont mademoiselle Manuela serait le plus bel ornement. Il y a longtemps qu'on a dit : *Ce que femme veut, Dieu le veut*. Mon atelier existait donc puisqu'il était dans la petite tête de Clémence... J'étais ébahi de l'à-propos.

L'Espagnol me tendit la main, salua ma femme avec une politesse de gentilhomme et partit. J'allais me fâcher, je n'en eu pas le temps. Clémence me dit pour la centième fois, que je n'entendais rien aux affaires, que rêver toujours laissait la bourse vide, que l'avenir de nos enfants me faisait du travail un devoir, qu'il ne s'agissait point dans un ménage de telle ou telle probabilité, qu'il fallait des ressources régulières, suffisantes, pour subvenir aux frais quotidiens, économiser en cas de maladie et se créer de petites rentes en vue de la vieillesse.

Je m'étais assis en face de l'onde, tout près des algues vertes, je jetai un regard sur ma femme ; elle était froide, sérieuse, il me sembla que je l'aimais moins. Illusion ! En même temps, ma dernière fille, notre bébé... laissa tomber sa poupée, qui s'en alla donner du nez dans mon bleu de Prusse, ce qui leur fit bien mal à toutes deux. La mère, redevenue douce et charmante, prit dans ses bras la petite Emilie qui pleurait, la mit sur mes genoux, et avec cette finesse de la femme qui connaît toujours l'endroit faible, elle dit à l'enfant : « Console-toi ; papa t'achètera une autre poupée bien plus belle, dès qu'il aura de l'argent, et il en aura bientôt... Qu'est-ce qu'on dit ? »

— Merci, petit père, balbutia mon enfant : » et la serrant dans mes bras près de sa mère, je me demandai si la gloire valait le bonheur du foyer.

Une bonne femme, c'est un trésor ! Clémence avait trouvé dans sa hardiesse, née de l'amour maternel, le secret de mettre fin à des préoccupations incessantes, car, pendant que je préparais à mon aise mon immortalité, beaucoup de choses étaient en souffrance.

Mes créations se succédaient dans mon cerveau avec une rapidité telle que je n'avais jamais le temps d'achever un lever de soleil sans que la passion du beau me poussât vers le couchant. Je commençais des madones admirables, et les abandonnais pour un caprice de cette petite fée sans nom, sans forme, mais toute-puissante, qui nous frappe de sa baguette quand elle veut, et comme elle veut. L'inspiration, c'était ma règle ; celle de ma femme, c'était le devoir. De cette différence de direction dans nos actes, naissait une lutte. J'étais plus heureux, elle était plus sage. Quant à notre tribu, je la menais à la gloire ou à l'hôpital, c'est-à-peu-près le même chemin, beaucoup s'y trompent. Avec leur mère, ils arrivaient tout bonnement à ce bien-être modeste qui fait face aux besoins réels, et laisse quelque chose encore à l'aisance de la vie. Si les chers enfants avaient eu, par malheur, à se prononcer entre nous, je laisse à penser qui eût été jugé le meilleur nautonier dans cette traversée difficile de la vie.

Néanmoins, de prétendant à l'illustration, j'étais devenu, du chef de ma femme, maître de dessin, obscur, inconnu, n'ayant qu'une élève, point d'installation, point de feu sacré. Mademoiselle Manuela devait prendre le lendemain sa première leçon. Clémence me persuada que la chose irait à mon gré, que je m'intéresserais aux progrès des enfants ; que l'aisance rentrée dans mon intérieur me dédommagerait de mes sacrifices, et que, d'ailleurs, il me restait de nombreux loisirs pour retourner à mes naïades, et sous mes ciels d'Orient. Cette dernière considération, jetée habilement dans mon esprit, m'attendait comme un ami qu'on croyait parti et qu'on peut embrasser encore. Je dis à Clémence quelques douces paroles, je promis d'accepter la prose de la vie, d'être bien sage enfin. Elle se mit à rire, moi aussi, et nous montâmes gaiement notre cours de dessin. Les artistes ne connaissent pas les longues querelles, et je ne crois pas que le soleil se soit jamais couché sur nos petites fureurs.

Ma femme imagina tout un matériel de convention pour suppléer celui qui nous manquait. On mit le ménage sens dessus dessous, dans l'intérêt de tous, et mon atelier, ce cher atelier, où je savais si bien naguère arrêter la vie, devint une espèce de classe. Il n'y manquait que des élèves : bigatelle ! Ma femme donna ce titre à notre fille aînée, enfant de treize ans, qui riait toujours. Julia écouta le plus gravement possible les observations de sa mère sur la bonne tenue, et sur l'attention qu'il convient de donner à l'étude pour la rendre fructueuse. Elle fut suffisamment éclairée sur l'opportunité d'une réforme, mais de la théorie à la pratique, il y a loin !

Une élève ! Qu'est-ce qu'une élève ? Il en fallait au moins deux pour fonder, avec la jeune Espagnole, mon atelier. J'aurais vainement cherché l'autre, aussi n'y pensais-je point. Mais voyez ce que savent faire les bonnes femmes, y compris la tête ; car j'ai vu, en certaines localités des enseignes représentant une de ces dames, privée de son chef, et j'ai lu avec stupeur cette devise : *A la bonne femme*. Je désapprouve ce jeu de mots. Non, les bonnes femmes, avec tête, sont les génies familiers qui protègent nos maisons contre l'orage et contre le mal.

Tout en se livrant du matin au soir aux devoirs maternels et aux soins domestiques, Clémence ne

laissait pas d'observer. Elle avait remarqué dans la petite fille d'en face, comme on disait volontiers, une forte pente aux arts libéraux. Son occupation favorite était de calquer sur les vitres des fleurs ou des oiseaux. Souvent assise devant un encier, destiné à plus noble usage, elle traçait sur le papier des lignes hasardées qui devenaient un bonhomme à peu près, ou quelque chien d'espèce rare. La tante arrivait-elle ? La nièce avait honte de ses inspirations, et retournait à son devoir avec cet air fâché que donne un verbe de n'importe quelle conjugaison. Ce penchant vers les arts n'était point favorisé, ne produisait que des infractions à la règle, et point de chefs-d'œuvre. Ma femme, avec la témérité des êtres modestes qui ont une mission à remplir, osa se rendre chez madame François, lui parler de notre atelier naissant, très-naissant, et lui demander comme une faveur, comme un service, de lui donner pour élève sa jolie nièce. Celle-ci, qui était présente, fit un saut de joie, puis, entourant de ses bras le cou de sa bonne tante, ce qui n'arrivait que dans les grandes occasions, elle lui demanda son consentement. Madame François ne sut que répondre. L'enfant prit l'hésitation pour un consentement tacite, et fit tant et tant de remerciements que les dames se mirent à rire. Althée était l'élève de ma femme, qui ne demandait d'ailleurs aucune rétribution. On fit quelques façons, deux ou trois sourires, autant de révérences, et les négociations finies, les parties se retirèrent enchantées l'une de l'autre.

Le lendemain s'ouvrit ce que Clémence appela le cours inférieur de dessin, laissant par là même supposer un cours supérieur. Elle avait une pompe de langage qui me divertissait. Je la lui reprochais en riant, lui faisant remarquer tous les côtés faibles de notre mise en scène. Elle riait aussi, et me disait : Que veux-tu ? Quand il ne me resterait qu'un morceau de pain, je le tournerais du côté de la croûte ! Elle se donna tant de peine et mit dans ses soins tant d'intelligence que notre ouverture fut splendide !

Nos trois élèves se rencontrèrent avec ce petit embarras que les enfants bien élevés éprouvent au premier abord, mais leur aimable maîtresse sut les mettre à l'aise, et sous les plus heureux auspices, elle donna sa première leçon ; je dis *elle*, car, selon le programme, les notions élémentaires devaient être regues de Clémence qui dessinait purement, quoique sans passion aucune. Un rôle important m'avait été laissé. Je prenais la haute direction du cours, je donnais un regard, un encouragement aux élèves, je jetais sur le travail un de ces traits magiques qui décèlent le grand maître, j'étais pour tout dire l'évincelle qui devait jaillir du flambeau des Muses, et enflammer ces jeunes intelligences. Ah ! pauvres Muses et pauvre moi ! Rien que des nez hébétés, des bouches béantes, des yeux qui nous regardaient comme autre chose, sans savoir pourquoi. Pas moyen de s'élever plus haut ! Et encore, ces gaies émeles du Parnasse se savaient-elles un gré infini quand elles n'ajoutaient pas à l'impassibilité des lèvres une grimace, et qu'elles ne faisaient pas loucher deux yeux.

Cependant, elles étaient bien gentilles à voir. L'Espagnole avait, de droit, la place d'honneur. C'était une laide jeune fille qui, en dépit d'un visage sans charme, avait tant de bonté et de modestie qu'on l'aimait. La sagesse, l'amour du devoir se lisaient sur

son front. Elle devait être la joie de sa famille, et son heureux père paraissait avoir pour elle une tendresse mêlée d'une sorte de respect.

Althée jolie, gracieuse, avait dans la physionomie l'expression indéfinie d'un caractère qui n'a rien de personnel. Facilement émue en sens divers, son visage était triste, gai, espiègle, méchant, tout cela dans une heure. L'enfant semblait dépendre du caprice d'autrui. On voyait dans l'avenir, en la regardant, non pas la femme, mais le roseau qui, souple et fragile, attend le vent pour s'incliner.

Quant à notre lutin, le caractère s'était dessiné au berceau. Tirer de la vie le meilleur parti possible, prendre tout en riant, et s'amuser quand même. Althée se trouvait assise entre les deux, participant à la sagesse de Manuela et à la folie de ma fille.

La première leçon se passa sans nuage sous les yeux du riche étranger, qui causait avec moi un peu de Murillo, un peu de nos enfants, tandis que ma douce et patiente femme traitait de la manière de tenir son crayon, et d'autres difficultés de ce genre. On s'était dit bonjour sans plaisir, on se dit adieu avec peine. Nous nous aimions beaucoup, et nos enfants n'osaient quitter qu'après s'être embrassées. Telle fut la moralité de notre ouverture de cours.

Clémence me fit après le dîner un petit sermon sur la gloire, vaine fumée, et sur le travail productif, premier devoir d'un père de famille. Je dis *amen* avec un grand soupir, on coucha les enfants, et je me mis à lire tout haut de beaux vers pendant que ma femme tricottait des bas de laine pour un de ses fils. Elle appréciait fort les beautés littéraires, mais ce qu'elle en préférait, c'était, disait-elle simplement, le silence qui, à cette heure, la reposait, et la voix de son mari, qui lui rendait pour elle seule les inspirations du génie. Messieurs les poètes eussent médiocrement goûté cette manière de juger leurs œuvres ; moi, je la trouvais aimable comme le reste, m'étonnant seulement un peu de ne pas voir s'échapper une maille à l'audition de certains passages qui me transportaient, m'agitaient, me brûlaient. Non, elle était là, tricottant comme une Allemande, et semblait l'idéal de l'épouse et de la mère, assise en face d'un pauvre fou qu'elle aimait.

Huit jours plus tard, la jeune Espagnole nous amenait une de ses cousines, aimable fille bien élevée comme elle : celle-ci attira une amie. Bref, deux mois ne s'étaient pas écoulés que nous avions assez d'élèves pour introduire dans notre intérieur cette abondance qui vient si vite aux cœurs sobres. Chacun de nos enfants reçut un cadeau choisi par sa mère : Émilie eut sa poupée, on renouvela quelques pièces d'ameublement, on améliora les détails, et l'on conduisit toute la famille au Cirque ! Que de choses excellentes obtenues par le travail en peu de temps ! C'était merveille, je me frottais les mains comme si j'eusse été l'inventeur de ce système d'administration.

III

CHEZ MANUELA.

L'Espagnol était amateur de tableaux. Il aimait, comme beaucoup de grands seigneurs, donner l'hospitalité aux œuvres des bons peintres qui s'en vont obscurément demeurer dans une arrière-boutique.

Le père de Manuëla se plaisait à faire entrer dans son salon une belle image entourée d'un vieux cadre; il le respectait comme une grandeur déchuée sans être diminuée.

Un jour, il me fit l'honneur de me consulter sur un tableau que la veille il avait acheté d'un brocanteur, et pour en juger, disait-il, à notre aise, il m'invita à dîner. Or, dîner en ville était chose rare depuis mon mariage. Nos enfants s'en attristèrent; leur maman s'en réjouit, car tout ce qu'elle faisait était raisonnable, et elle voyait avec un vif plaisir le cordial intérêt que me portait l'Espagnol.

Je trouvai à l'hôtel aimable réception. Madame X., faible et languissante femme, se ranima un moment pour me remercier des soins que je donnais à sa fille, dont les progrès étaient rapides, et elle promit d'assister au cours dès que sa santé le lui permettrait. Quant à ma studieuse élève, elle me salua comme un ami de tous les jours. Il y avait à table deux ou trois convives, on causa avec simplicité et bon goût. Je ne connais point de bonhomie plus vraie, plus charmante que celle d'un grand seigneur..... quand il veut être bonhomme.

Le soir, madame X. me parla avec intérêt de mes enfants, me dit qu'elle savait par sa fille leur nom et leur âge, et me proposa de les amener quelquefois chez elle, afin qu'ils pussent jouer avec Manuëla dans le jardin. Je m'en excusai, elle insista; je dis comme un vrai petit garçon que j'en parlerais à ma femme, et cette naïveté fit rire la grande dame qui devint plus caillante encore. Pendant un quart d'heure, il fut question dans cet aparté, qui m'honorait infiniment, des conditions du bonheur en cette vie, de la bonne entente d'un ménage, du rapport des pensées. Ce qu'elle disait, je le disais aussi, on répétait tout deux fois. Tantôt c'était madame X. qui commençait, tantôt c'était moi; j'en conclus que nous nous y connaissions tous deux. La belle dame prenait pour juger mon intérieur son propre patron, et le réduisait au dixième, voilà tout. La vie c'est cela. Ce qu'on souffre, ou ce dont on jouit est presque partout de même nature, le cadre seulement est plus grand ou plus petit; d'or, d'ébène, ou de bois vernoulu. Celui de la belle Espagnole était superbe. Mais, ô vérité des compensations! dans un coin de ce beau cadre, elle, la pauvre grande dame, était le plus souvent étendue sur un sofa, trop faible même pour fouler aux pieds ses beaux tapis, trop malade pour respirer l'air frais sous ses grands arbres. Pauvreté de la nature physique qui se colle pour ainsi dire à l'âme elle-même. Pendant que ma petite femme trotte sans déplaisir toute la matinée, allant sans honte à la provision, revenant allumer le feu pour nous régaler d'un grand bol de café au lait, la riche valétudinaire, soumise à son sort, se levait fatiguée du pénible repos de la nuit, et venait se délasser avant le travail. Qui du grand seigneur ou de moi était le plus heureux en regardant sa femme?

Le croirait-on? Clémence hésita à donner son consentement pour que les enfants alassent jouer chez Manuëla; elle craignait que le spectacle de l'opulence ne rendit notre gêne plus mesquine à leurs yeux. Néanmoins, sa prudence tomba devant la gracieuse insistance de madame X., qui, pour mettre chacun bien à l'aise, invita tout l'atelier à un goûter sous ses marronniers. Althée fut donc de la partie.

On s'amusa de bien bon cœur, puisque le prestige de la nouveauté se joignait au charme de la balançoire, du volant, du cerceau, etc.

Les choses ne devaient point en rester là. On avait remarqué que, tout en folâtrant, Althée recherchait Manuëla, non pas précisément pour jouer, mais pour être avec elle, pour causer, pour parler raison, comme on dit. C'était une brise très-favorable que celle qui inclinait de ce côté le joli roseau. Ma femme en fut heureuse, parce qu'elle s'intéressait réellement à ses élèves, et que les qualités naturelles de cette enfant l'avaient frappée. Madame X. subit elle-même, sans le savoir, la puissance de ce regard limpide, de cet ensemble élégant; et comme elle vit qu'Althée aimait sa fille, elle se mit à aimer Althée, par une conséquence du dévouement maternel.

Depuis lors, nous remarquâmes à l'atelier, que la jeune Espagnole était le modèle intime de sa compagne. Tandis que celle-ci tirait des lignes et faisait des hachures, son âme s'appliquait tout entière à copier Manuëla dans sa sagesse, dans sa bonté. Si la violence de sa nature impérieuse l'emportait, si le découragement la détournait du travail, un regard de sa patiente amie la remettait en bon chemin. Il était aisé de voir que l'une dépendait de l'autre, que le caractère froid et ferme de Manuëla réagissait sur la nature forte aussi, mais flexible, d'Althée. Heureuse influence qui sauvait une femme de la vulgarité, et préparait une âme sérieuse sous une enveloppe charmante, car Althée en grandissant devenait véritablement belle. Phidias lui eût trouvé les charmes sévères de la Grèce antique; moi qui ne suis pas Phidias, j'aimais encore ce qu'elle joignait à la froide beauté des Spartiates, je veux dire cette mobilité de physionomie et ces mille expressions du regard que notre France donne à ses femmes. C'est pourquoi ma naïade que, comme un grand enfant, je tenais cachée derrière une porte, ne s'achevait pas. Il y avait nombre d'années que l'alcyon volait, que les roseaux pliaient, et jamais la nymphe n'avait cessé de grandir et d'embellir comme Althée; c'était ma marotte, et je l'aimais bien assez pour endurer qu'on se moquât d'elle et de moi, ce qui ne pouvait manquer.

IV

ENCORE DES BEIGNETS.

Avant de parler beignets, la chose du monde la plus aimable, il faut dire qu'il y a sous le ciel des personnes imprudentes, parce qu'elles sont loyales, qui confient leur petite fortune à des messieurs, lesquels, pour des raisons particulières, l'emportent. Ceci arriva : Madame François fit une de ces choses, un de ces messieurs fit l'autre, et tout fut dit. Alors il y eut une crise affreuse dans l'intérieur de ces dames. Je les vis par ma fenêtre, sans le vouloir aucunement, descendre un à un tous ces échelons de la vie sociale qui conduisent d'une modeste aisance à la pauvreté relative. Une femme de ménage remplaça la domestique, et plus tard même, on la supprima. Les toilettes furent les mêmes jusqu'à ce que rubans et pompons refusassent le service, mais on ne les renouvela point. Un intérieur où tout périclitait, c'est comme une étoile qui pâlit, cela répand la tristesse.

Du milieu des ombres ressortait l'idéal de mes rêves de peintre. Althée parée des grâces de la jeunesse et des séductions plus fortes d'un caractère ferme et gracieux à la fois, rayonnait dans cet obscur sanctuaire, et suffisait à l'illuminer. Elle possédait en propre un petit patrimoine, c'était tout ce qui restait à peu près pour mener le ménage.

Le malheur a pour effet immédiat d'éloigner l'indifférence et d'attirer la sympathie. Ma femme, qui marchait vers la souffrance comme l'aimant vers le nord, se rapprocha beaucoup de ces dames. On se voyait chaque jour, tout était prétexte de rencontre; ma fille Julia, rieuse et folle, portait chez notre voisine tous les trésors de sa bonne humeur, et en laissait là une bonne partie, tout en gardant ce qu'il fallait pour nous amuser le lendemain. Enfin, nous nous aimions, et comme il arrive quand on s'aime, nous nous passions réciproquement nos imperfections. On laissait la chère madame François tatillonner tout à son aise, tailler en tout petit les choses de ce monde, se perdre dans les menus cancans et dans son pot-au-feu. On permettait à Althée de rêver un peu, comme sa nature d'artiste le demandait, quoi qu'elle fût pour la combattre. Mes enfants étaient libres de faire ce petit tapage, sans lequel, disaient-ils, on ne s'amuse pas; moi j'étais autorisé à suivre les muses à travers champs, et ma femme à nous faire marcher dans le chemin de la raison, car, en vérité, elle avait le secret de dominer par sa douceur savante les situations, quelque difficiles qu'elles fussent, et pendant que nous tâchions de faire notre volonté, nous faisons tout bonnement la sienne. De temps en temps, par principe, je me fâchais, elle riait et me prouvait qu'elle n'avait pas tort, mais sans me fâcher, parce qu'elle rejetait toujours mes bêtises sur le compte du Parnasse qui ne disait mot.

La bonne Manuela, entraînée par l'amitié, le plus fort des courants bien qu'il en soit le plus calme, avait passé promptement de notre atelier chez madame François. Elle avait demandé à sa mère la permission d'aller seulement voir la petite chambre de son amie, ce que la mère avait accordé, sachant que les choses iraient loin, mais n'y voyant pas d'inconvénient, puisque ma femme, qu'elle estimait à sa haute valeur, conduisait elle-même la barque de ces jolis amours entre deux cœurs excellents.

Savez-vous comment ont commencé presque toutes les amitiés de femmes: j'entends des femmes qui se sont connues jeunes filles? Ces amitiés sont nées de deux tiroirs pleins de riens élégants. L'un de ces tiroirs s'est ouvert le premier, parce que toujours dans les sympathies, une des âmes va plus vite que l'autre, ou du moins sait mieux se faire entendre; le second tiroir a répondu, et voilà que les nuances morales se sont fondues pendant que les yeux et les mains s'amusaient. Rien n'est plus vrai; on se montre d'abord des images, un livre, une broderie, de ces choses que tout le monde a vues, puis on passe au plus intime: ce sont des vers charmants qu'on a copiés, c'est déjà un aveu de ses goûts; tout aveu en amène un autre. On lit à sa compagne un passage d'une lettre qu'on a gardée, parce qu'une sœur ou un frère absent y parlait du cœur au cœur; on lui indique une page d'un livre qu'on a marquée pour la relire souvent; on se promet de se revoir bientôt: la pluie ou la grêle s'y oppose toujours, on y pense, on le désire,

on a de la peine... et voilà: on s'aime. C'est cela tout bonnement qu'on appelle aimer: c'est se souvenir, attendre, souffrir, et ouvrir ses tiroirs quand un autre est là!

Mais où donc les beignets? Car on dit toujours autre chose que ce qu'on voulait dire, et cela ne devait pas être.

Huit ans s'étaient écoulés depuis que l'odeur enivrante de cette bienheureuse friture avait renversé mon chevalier. Nos enfants étaient grands, notre position bonne, non que nous connussions le luxe, mais chacun de nous était content de sa part, c'est la vraie richesse. Il y avait, à certaines époques, une petite fête à la maison; nos élèves étaient conviés par Julia à rire toute une après-midi, et pas une ne se faisait prier. Un goûter coupait les jeux; on finissait par danser au piano. Ces plaisirs étaient la création de Clémence, et toujours en ces occasions, la bonne Manuela lui était confiée.

Or, un jour, elle se montrait sérieuse, et son amie cherchait vainement à la distraire. Tout ce qu'on fait pour la dernière fois est triste et comme solennel. La jeune Espagnole allait quitter sa mère, elle se mariait; et quoique cette alliance fût fort désirable, elle avait peur comme on a peur toujours quand on change de route et que le chemin nouveau est le chemin de l'inconnu. Entourée de mille préoccupations, la fiancée n'avait plus rien de l'enfance, et ne se plaisait qu'à causer gravement avec ma femme ou avec Althée.

Vint l'heure du goûter; on se mit en train, et comme une feuille tombée dans l'eau suit le courant, Althée retourna au rire, parce qu'on riait. Un souvenir de mon jeune âge me rendait à moi-même la jeunesse. Des beignets se carraient sur la table, et faisaient ces petits embarras qu'ils font en régalant tout le monde. Je me sauvais *in petto* dans la maison de ma mère; je la voyais bonne, aimable, sereine, toujours prête à nous donner du bonheur sous la forme que nous lui prêtions. Je me rappelais en même temps mille riens propres à remuer ce fond du cœur qui se cache toujours quand il y a quelqu'un. Cette apparition de beignets, c'était en moi ce qu'est une lampe dans une salle vaste et meublée, tout s'y montre ensemble. On voit du même coup d'œil une fleur épanouie, un portrait souriant, un souvenir d'outré-tombe; ces contrastes qui reçoivent la lumière nous agitent diversement. Comme on me pardonnait mes faiblesses, à cause de cette indulgence qui naît de l'amitié, j'eus le loisir d'être triste et gai à la fois, de parler, de me taire, et surtout d'observer, ce qui est réellement le propre de l'artiste. Je remarquai donc sous le rire d'Althée une ombre mélancolique: elle voyait un mur se dresser entre elle et l'Espagnole. Celle-ci maîtresse de maison, grande dame, mère de famille, aurait-elle, comme à présent, de ces heures que le monde appelle heures perdues, et qui sont les seules que l'amitié compte? Dans la dépendance d'une fille qui ne relève que de son père et de sa mère, il y a pour le cœur une liberté réglée seulement par l'amour paternel et filial. Pour la jeune femme ce sont des affections nouvelles, et souvent la place tout entière est envahie. Manuela sera-t-elle exclusive? Tracera-t-elle une enceinte étroite qu'elle appellera l'univers? Althée le craignait. Dire son doute, c'eût été jeter une insulte à sa

meilleure amie; donc elle se contentait d'arrêter sur la fiancée un regard profond, comme pour sceller les naïves promesses de fidélité qu'on fait de si bonne foi au printemps de la vie. Manuela ne comprenait pas le vrai sens de ce regard, tant elle était sûre d'elle-même, tant elle avait confiance dans son propre cœur fortement penché vers Althée. Bientôt, trop distancée des autres par leurs communes pensées, les deux jeunes filles se retirèrent dans l'embrasement d'une fenêtre et se mirent à causer intimement. Depuis ce moment Althée resta sérieuse, elle aussi, comme si son cœur venait de se décider. Elle avait confié à son amie ce qu'elle ne s'était encore avoué qu'à elle-même; une pensée de dévouement et de reconnaissance envers sa tante éprouvée par la maladie et la gêne. Cette conversation, Clémence la connut une heure après. Voilà ce qu'avait arrêté dans son cœur cette belle enfant, douée des qualités brillantes qui toutes seules rendent une femme plus dangereuse qu'accomplie, mais devenue bonne, pieuse et humble au contact de Manuela: Donner à madame François ce qu'elle avait reçu d'elle; éloigner de l'intérieur cette gêne de détails qui pèse sur les vieillards et assombrit leurs derniers jours; l'entourer du bien-être; jeter à ses pieds toutes les fleurs de la jeunesse pour adoucir les amertumes de l'adieu. Tel était le rêve d'Althée, et Manuela, qui avait écouté sans rien dire, pleura en répétant à Clémence ce que sa compagne avait dit. Elle souffrait de la disparité que la Providence avait mise entre l'extérieur de leurs deux existences, tandis qu'elle avait fait leurs cœurs tout pareils. Althée allait travailler pour vivre, s'assujétir, se borner, s'imposer des devoirs, commencer une carrière honorable mais pénible, au moment où son amie prendrait sa place dans une société d'élite, au milieu de l'opulence. L'Espagnole était si délicate qu'elle souffrait de tout cela plus que sa compagne; elle aurait voulu être moins riche ou partager; c'est le premier vœu d'un cœur qui aime. Althée, qui avait la fierté du malheur, voyait dans son travail une indépendance morale bien digne d'être achetée par la dépendance matérielle. Elle nous consulta sur ses projets, nous demanda des conseils, des leçons, et nous lui assurâmes, comme il était vrai, que son talent lui permettait de se placer au rang des artistes. Combien nous fûmes heureux de l'aider dans les soins du début, de lui aplanir la route, toujours rude aux premiers pas! Nous fîmes pour elle ce que nous eussions fait pour notre propre enfant, et peu de jours après le brillant mariage de la riche Espagnole, l'aimable nièce de madame François donnait à sa première élève sa première leçon.

V

LE POISSON DANS L'EAU.

Rien de plaisant aux yeux comme un poisson qui, de la rive où une main l'avait jeté, rentre dans l'eau et s'y promène en citadin. Il va, vient, frétille, comme dit La Fontaine; il court de l'un à l'autre bord, suit le courant, se retourne, s'applaudit de ces petites évolutions; il est content!

Ainsi la vieille madame François, après cinq ou six ans d'ennuis, trottait et frétillait dans son petit

intérieur, donnant chaque jour à sa nièce la meilleure des récompenses, un air de complète satisfaction. Elle était redevenue maîtresse de la vieille Catherine qui, ayant aimé Althée enfant, malgré ses défauts, lui avait gardé ce genre de souvenir qui tend à s'approcher et à rejoindre. Elle ne l'avait jamais perdue de vue, rêvant de la servir quand elle serait grande; et elle s'était proposée de nouveau chez madame François, demandant un petit gage, à cause de ses forces un peu diminuées. Cela se fit après une lacune assez longue pour que la scène comique et précipitée du départ fût complètement oubliée.

La jeune fille travaillait assidûment, forte de sa résolution, et encouragée par le but. Pour vaincre au commencement les délicates oppositions de sa tante, elle avait rejeté bien loin ces indécisions et ces lassitudes que nous éprouvons devant tout assujétissement. Elle avait affecté d'aimer sa chaîne et ses entraves, et peu à peu elle les avait réellement aimées. Aucune liberté ne lui eût paru préférable au bonheur de se montrer reconnaissante, de voir autour d'elle, s'établir par ses soins, l'aisance et le confortable, cette largeur de vie qui se sent et ne s'analyse point.

Perfectionner son talent, c'était son premier devoir, elle le sentait, se levait de grand matin, et commençait sa journée par l'étude. Combien de fois, la voyant à son chevalet pendant que tout chez elle dormait encore, n'ai-je point été indiscret exprès, volontairement! Je regardais de loin ce front pur, fait sérieux par la réflexion, cette bouche formée pour le rire et devenue sévère par les longs silences qu'impose un travail journalier. Je m'étonnais en contemplant cette enfant joueuse, hardie, violente, transformée en une femme grave, douce envers la vie, ne se servant de sa force de caractère que pour tenir bien loin d'elle le mal, la mollesse et le rien. Toute bonne devant les défaillances de la vieillesse, elle ne s'irritait point, mais comparant sans cesse ce qu'elle donnait et ce qu'elle avait reçu, elle trouvait encore les parts bien inégales, et s'efforçait d'ajouter chaque jour une fleur à la couronne qu'elle tressait.

A mes yeux, cette forte nature était pareille au pommier sauvage qu'une main habile a greffé. Il garde sa fierté, son luxe, sa beauté, et la greffe inoculée à sa sève une vertu qui rend bon ce qui était mauvais; et le voyageur, en admirant le feuillage, est encore ranimé par le fruit. Ainsi, en la touchant de l'âme, Manuela avait incliné vers le bien ces dons premiers reçus du ciel. A certains jours ces deux cœurs se retrouvaient. Les points de jonction étaient rares. L'une travaillait; l'autre, jetée dans un courant qui l'emportait, avait à jouer ce rôle multiple de la grande dame qui reste fille dévouée, amie fidèle, et femme compatissante. Sa grandeur ne se sentait que dans ses actes. Conviée à toutes les fêtes, elle se prêtait, mais ne se donnait pas. Pour les jours sombres de l'âme, où quelque heureux qu'on soit, on se sent blessé, meurtri, elle gardait près de son cœur une amie qui savait tout, qui consolait de tout, une femme vivant très-loin du monde et de ses ennuis dorés, Althée, qui venait aux heures où les étrangers n'eussent pas osé frapper, Althée, qu'elle allait trouver à son chevalet, et qui n'avait pas elle-même de plus grand plaisir que celui de voir la jeune femme.

VI

CE MONSIEUR.

On en était là, et voyez à quoi tient notre avenir, comme tout s'enchaîne, comme l'homme dépend des circonstances, et comme nous faisons peu ce que nous croyons faire !

Un monsieur..... Ah ! d'abord : ce que je vais dire n'arrive point tous les jours, il s'en faut, et réussit moins souvent encore ! Les agents matrimoniaux les plus ordinaires et les plus sûrs ne sont point ceux-ci ; mieux valent assurément la réflexion, les conseils, les sages lenteurs, dit Clémence ; elle a raison, mais, il faut pourtant raconter ce qu'on a vu ; d'ailleurs, l'exception confirme la règle.

Donc, un monsieur, un monsieur parfaitement bien, se présente un matin chez moi à propos d'un tableau, c'était un jeune artiste. Je ne le connaissais pas et il ne m'avait jamais vu. On lui ouvre la porte sans avoir la précaution de fermer d'abord une fenêtre qui fait face. La tempête ébranle la nature : à défaut de bois et de forêts, elle remue dans Paris vitres, cheminées, ardoises, etc., etc. Ce monsieur, très-franc dans ses allures, ne se méfie point. Il entre dans mon atelier, je vais au-devant de lui, et tandis que l'excellent garçon, respectueusement courbé, présente ses hommages à mes cheveux blancs, voilà qu'une petite porte donnant dans la pièce s'ouvre toute seule, comme par un ressort, et se jette sur son nez. Son nez se recule, c'est bien naturel ! Sa main s'y porte comme pour s'assurer qu'il est à son poste, et dans cette scène de présentation moitié ridicule, moitié tragique, ma nymphe, accrochée à cette porte en dedans, se lève à demi entre les algues vertes, et regarde ce monsieur. Les grâces sévères de la jeune beauté, son front grave, ses lèvres pures, son œil reflétant à la fois l'ardeur et la paix, cet ensemble rêveur, modeste, charmant, attire comme invinciblement ce nez qui s'était reculé, et le voilà, ce nez, qui contemple, qui s'étonne, qui se trouble et qui aime !... Oui, nous sommes ainsi, nous, surtout artistes, un coup de vent, une porte ouverte ou fermée, en voilà assez pour préparer un sort, une destinée !

Le jeune homme oublie ce que son aventure peut avoir de blessant, il ne voit que ma nymphe, il me demande son nom. Et moi, vieil enfant qui n'ai pas grandi, je lui dis, qu'elle se nomme Althée, et, à cent lieues tout à l'heure de commettre la plus petite indiscretion, j'en fais une bien grande : je lui raconte par entraînement, sans le vouloir, toute l'histoire de mon modèle. J'ajoute, c'était vraiment déplacé ! j'ajoute : Tenez, le voilà, mon modèle !

La belle enfant, vis-à-vis, peignait calme et sérieuse comme un ange de Dieu. Tout en se frottant encore un peu le nez, ce monsieur la regarde et tombe dans une sorte de recueillement. C'était une nature vraie, sensible à toutes les harmonies. Cette beauté, cette jeunesse, ce dévouement, ce courage persévérant lui semblèrent, comme les algues vertes, voiler la femme que Dieu dans sa bonté lui destinait. Il l'aima. Eh quoi ? dira-t-on, tout à coup ? par la fenêtre ? Oui, par la fenêtre ! Et par suite de cette affreuse secousse causée par la tempête, ce fut comme une espèce de contre-coup. Il l'aima donc, et comme il n'osait pas me le dire, je le lui dis. Il en fut aise, tout en affectant le plus de sang-froid possible pour n'avoir pas tout à fait l'air d'un fou.

L'affaire qui l'avait amené chez moi n'ayant pas de suite, il en fit une, revint une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que la connaissance étant bien faite, et ma bonne Clémence se trouvant entre nous, heureusement, il fut convenu qu'on inviterait ce monsieur à prendre le thé. Ce thé fut précédé de toutes sortes de perquisitions sur le passé, le présent et le futur de l'invité, ces perquisitions furent cause que notre estime augmenta la sympathie. Alors, eut lieu la fameuse petite soirée où se trouvaient, bien entendu par hasard, madame François et sa nièce. Nous nous rencontrâmes, nous causâmes, nous nous aimâmes, nous nous mariâmes, et ma nymphe des roseaux quitta mon toit et s'en alla sourire à l'alcyon comme l'espérance à l'avenir chez Althée ; ce fut notre cadeau de noces. Et pendant que je me fais bon papa, les jeunes gens ont prospéré, leurs enfants ont grandi, Althée est restée bonne, travailleuse, énergique, la naïade sourit encore et l'alcyon vole toujours.

M^{me} DE STOLZ.

DENISE

(Suite et fin)

XIII

LA DIX-SEPTIÈME ANNÉE.

Il y a un joug sur les enfants d'Adam, dit la Sainte Ecriture, Denise commençait à le comprendre ; les

passages mélancoliques qu'elle rencontrait dans ses livres, les gémissements éloquents des psaumes trouvaient un écho dans son âme. Gaie, obligeante, active au dehors, elle gardait pour la solitude de sa chambre ou pour l'isolement de l'église un petit trésor de larmes qui coulaient goutte à goutte de son

cœur oppressé. Pourquoi pleurait-elle ? elle n'aurait su le dire, car elle ne se croyait ni offensée ni trahie, seulement, depuis son voyage à Caen, une secrète amertume se mêlait à sa vie, et sans qu'elle cherchât à exalter son imagination, le goût des choses tristes lui venait, et involontairement elle pensait à tous les motifs de peine qui se rencontraient autour d'elle : l'isolement de son père, de sa mère, si tendrement aimés tous deux, les infirmités et l'âge pesant sur son aïeule, et Georges enfin, ce frère d'adoption qui s'éloignerait, fonderait une autre famille, et deviendrait indifférent.

« Il épousera mademoiselle Elisabeth, se disait-elle parfois, et nous ne le verrons plus. Je croyais avoir un vrai frère, et je n'en ai plus ! »

Si ces idées oppressaient son âme et lui causaient une peine inconnue jusqu'alors, cependant la foi et la religion les combattaient victorieusement. La piété garde les âmes virginales comme le chérubin gardait les portes d'Eden : elle éloigne les pensées mauvaises, elle tempère la mélancolie, sœur de la faiblesse, elle défend les longs retours sur soi-même, elle proscriit les regards inquiets jetés sur l'avenir, elle fait descendre la paix, la soumission, l'abandon, et elle empêche que la douleur ne devienne un danger, le malheur, une tentation. Denise souffrait, car elle était blessée dans un souvenir intime et cher, mais la lecture d'aucun roman ne lui avait appris à grossir ses peines, mais la prière, soupir filial de son cœur vers Dieu, la calmait, mais la direction paternelle d'un saint prêtre modérait les trop vifs élans de son âme, et lui enseignait ce détachement chrétien qui, sans rien ôter au devoir, ôte beaucoup à la douleur ; enfin, si elle connaissait le joug de la croix, partage de tout ce qui respire sur la terre, c'était la croix évangélique, portée avec soumission et avec une consolation éternelle devant les yeux.

Caroline s'était aperçue cependant que sa fille n'avait plus sa sérénité profonde d'autrefois. OEil de mère, œil de faucon, rien n'échappe à ces yeux qui connaissent si bien le visage dont ils ont suivi tous les changements ; un pli du sourcil, un sourire forcé, un voile de pâleur, ce qui n'est rien pour les indifférents, ce que ceux qui prétendent nous aimer le mieux n'aperçoivent pas, une mère le voit, le devine, et Denise eut beau faire, le masque de gaieté dont elle se couvrait fut percé à jour.

« Cette enfant m'inquiète, elle ne semble plus heureuse, disait Caroline à mademoiselle de la Rochette. Elle fait les mêmes choses, elle est active comme autrefois, elle rit, elle chante même, elle a les mêmes bonnes paroles, mais parfois, lorsqu'elle ne se croit pas observée, elle s'arrête, elle songe... ou bien, elle est pâle au matin, et vous savez, les nuits blanches font les joues pâles... ou bien, elle a les yeux un peu rouges en revenant de l'église... Que se passe-t-il ? »

— Elle est préoccupée de sa grand-mère et de son père : leur situation est triste, en effet.

— Sans doute, mais elle n'est pas nouvelle. Je me figure souvent que Denise commence à sentir de plus en plus ce que notre position à tous a de faux et de pénible. Je suis sûre que ma pauvre enfant ressent parmi ses amies, ses jeunes parentes, cet embarras que j'ai trop souvent éprouvé moi-même : c'est une grande amertume. »

Mademoiselle Esther ne répondit pas : elle savait

que Denise encore enfant avait connu ces humiliations. Madame Villers continua :

« Elle a bientôt dix-sept ans ; elle est grande et charmante ; peut-être que si je la mariais, de nouveaux intérêts, une nouvelle famille, plus tard les enfants, dissiperait cette tristesse qui m'inquiète ! »

— Vous vous en sépareriez ?

— Avec peine, avec déchirement, mais, pour la voir heureuse, que ne ferais-je pas ? je pense quelquefois à ce jeune homme, à Philippe, dont vous me parliez autrefois.

— Y pense-t-il ?

— J'en ai la conviction. Son père m'a parlé dans ce sens, et la petite Marguerite avance autant qu'elle le peut les affaires de son frère.

— C'est une union qui offrirait de grands avantages, puisqu'elle laisserait Denise auprès de vous, et que ce jeune homme n'est pas déplaisant.

— Non... répondit Caroline, mais Denise, comment le trouve-t-elle ? Lui plairait-il ? Qu'en pensez-vous ?

— A franchement parler, je crois que jamais Denise n'a accordé une pensée à Philippe. »

Cette assertion d'une personne observatrice ne fit nulle peine à Caroline : elle était trop mère pour désirer que sa fille eût le cœur occupé ailleurs, et cependant une juste inquiétude de l'avenir lui faisait désirer que cette enfant tant aimée eût un protecteur, un ami, une famille. Philippe lui convenait à bien des égards, et sans peser toutefois sur la volonté de Denise, elle continua à accueillir Marguerite qui, elle, continuait généreusement à servir son frère. Elle le mettait en avant, lui, ses talents et ses succès, elle rapportait ses bons mots, vantait ses connaissances, le citait comme un notaire déjà fort expert, et ne manquait pas d'apporter en son nom, à madame Villers, les premières violettes de la saison, et à Denise, la musique et les gravures nouvelles qu'il avait fait venir de Paris. Denise n'était pas plus éclairée qu'autrefois, et voyait dans cet innocent manège une preuve de la bonne amitié de Marguerite, et elle payait au petit Claude, son favori, en baisers et en joujoux, les attentions du frère et de la sœur.

Les lettres de Léon, lettres fréquentes et tendres, parlaient peu de Georges ; cependant il mentionna son dernier examen de droit, subi avec distinction, et au mois de février, il écrivit à sa fille :

« Tu apprendras avec plaisir, chère Denise, que Georges a eu, aux assises, deux brillants succès, c'est-à-dire deux acquittements. Ta grand-mère assure que ce jeune avocat devient dangereux pour la société. Il a devant lui un bel avenir ; son vieil ami, l'avocat Descombes, le protège fort, et lui laissera son cabinet. »

Denise baissa la tête en lisant ces dernières lignes qui lui semblaient décisives. A la nouvelle année, Georges avait écrit selon sa coutume à madame Villers, en la priant d'offrir à Denise une boîte de bonbons et un livre, hommage habituel de son amitié, et au bas de la lettre il avait ajouté :

« Mademoiselle Elisabeth Descombes me prie de la rappeler au souvenir de Denise ; elle se sent vus autrefois, et auraient, j'en suis sûr, du plaisir à se retrouver. »

— Il veut que j'aime sa femme, se dit Denise : eh

bien! oui, je tâcherai de l'aimer : ce serait si injuste de ne pas aimer celle qui fera le bonheur de Georges! »

Mais en formant cette généreuse résolution, une larme coula sur les pages de *Fabiola*, le présent de Georges, et il lui sembla que ce livre pieux, austère, élevé, avait été choisi à dessein pour la consoler :

— C'est la Providence qui me l'a envoyé, se disait-elle en le lisant; comment ne pas être forte après avoir vu Agnès et Cécilia! »

L'année se passa ainsi; elles passent, les années, trop fugitives dans le bonheur, et rapides encore au milieu des peines. Les nuages blancs ou noirs glissent également sur le fond immuable des cieux. L'année se passa sans que Marguerite eût rien gagné, et résolve enfin à un effort décisif, elle dit à son amie, la veille de son départ pour Caen :

« Je te parlerai sérieusement quand tu seras revenue de ta Normandie.

— Parle-moi tout de suite? répondit Denise en riant.

— Impossible! tu ne penses qu'à ton voyage en ce moment; j'attendrai.

— Eh bien! embrasse-moi encore, et dis à Claude que je lui rapporterai de beaux coquillages; car mon père a promis de me mener voir la mer.

— Reviens le plus tôt possible, Denise! »

XIV

SOUS LA TONNELLE.

Le premier visage que Denise aperçut à son arrivée à Caen fut celui de Georges, et au premier coup d'œil elle crut retrouver le Georges d'autrefois. Il la regarda affectueusement, lui serra la main en disant : « Ma bonne Denise, quelle joie de vous revoir! Venez vite, car voilà madame Villers qui vient au devant de vous! »

— Quoi! grand'mère marche, et toute seule!

— Toute seule.

— Oh! quelle bonne nouvelle! »

Et le cœur épanoui, Denise s'élança dans la maison : son père la reçut dans ses bras au bas de l'escalier; madame Villers venait du fond de la galerie, marchant d'un pas lent, mais assuré, et elle nommait Denise avec l'accent de la joie. Celle-ci courut à sa rencontre, l'embrassa mille fois, et quand elle fut dans le salon, quand elle les vit tous les trois, uniquement occupés d'elle, heureux de la retrouver, elle sentit que le passé chagrin s'envolait à tire-d'aile.

Les premiers jours furent beaux et paisibles; il semblait que les jours sereins de l'enfance fussent revenus pour Denise. Son père avait l'air content; sa grand'mère, familiarisée avec les ténèbres, les défait à force d'adresse et de présence d'esprit; elle avait acquis la sûreté, la prudence, la finesse de tact dont les aveugles sont si fiers, et sa piété devenue plus profonde, imprimait à toutes ses paroles un caractère paisible et presque satisfait. Georges était affectueux comme autrefois; il témoignait à M. Villers une aimable déférence; il aimait les repas et les soirées par son entrain; seulement il semblait observer Denise et se plaisir à la questionner et à la faire parler. Elle s'y prêtait avec complaisance, et

autant qu'il le voulait, elle parlait de sa mère, de mademoiselle Esther, de Marguerite, du petit Claude, et voire même de Philippe, à l'occasion. Pauvre Philippe!

Denise était à Caen depuis quinze jours, elle avait repris toutes ses prérogatives de ménagère, et un matin, un petit panier au bras, elle marchait le long des espaliers de ce jardin où, enfant, elle avait tant joué, et s'arrêtait devant les pêches peintes de carmin et devant les abricots dorés, et abricots et pêches passaient dans le panier. Elle était si absorbée dans son travail que son père et Georges furent à ses côtés sans qu'elle les eût vus.

« Voyez, dit-elle, quel joli dessert! J'ai des mûres et des figues, grand'mère les aime en hors-d'œuvre, Anselme a apporté des perdreaux : c'est le rôti; et je fais pour papa un de ces puddings qu'il aime... »

— Tu es sage, dit son père en l'embrassant, mais écoute, Denise, Georges que voici désire te parler; accorde-lui un petit moment d'entretien, et songe que ce qu'il dira a l'approbation de ma mère et la mienne. »

Il l'embrassa encore, serra la main de Georges, et s'éloigna. Les deux jeunes gens, restés seuls, paraissaient presque également timides, et n'osaient se regarder.

« Voulez-vous venir sous le berceau, Denise? dit enfin Georges, vous pourrez vous asseoir et nous serons plus tranquilles. »

Il lui offrit le bras et la conduisit sous une tonnelle qui s'élevait au fond du jardin, et que les sureaux, les glycines, le chèvrefeuille, la clématite, une vigne vierge, quelques rameaux de lierre, ombrageaient de leurs épaisses chevelures. Deux sorbiers couverts de leurs grappes rouges en gardaient l'entrée, et des chaises rustiques étaient placées au fond auprès d'une table où l'on soupait les soirs d'été. Ils s'assirent. Georges serra en silence la main de Denise qu'il avait gardée dans les siennes.

« Denise, voulez-vous m'entendre? »

— Puisque papa l'a dit, répondit-elle en souriant.

— Ma chère Denise, vous savez combien je vous aime? Vous êtes mon amie, ma compagne d'enfance; je n'ai jamais oublié qu'à la mort de mon père, vous m'avez consolé par votre sympathie et votre bonté. Je ne vois rien de plus aimable que vous sur la terre... »

Elle rougit et dit en riant, pour se donner une contenance :

« Pas même mademoiselle Elisabeth? »

— Elisabeth? Elisabeth qui? Ah! Denise, je n'ai jamais pensé à elle que lorsqu'elle m'a parlé de vous. Vous êtes liée à tous mes souvenirs, à mes meilleures pensées; quand je me faisais gloire d'être chrétien au milieu de mes fous de camarades, c'est vous qui me souteniez; quand je travaillais, quand je plaidais, je voulais qu'un jour vous pussiez être fière de votre ami. Un seul moment j'ai douté de vous, l'an dernier, quand j'ai vu ces vers que M. Philippe avait écrits pour vous... Ah! que j'étais malheureux! Je suis parti sans vous revoir, car je m'imaginai que vous étiez promise à un autre, et il m'a fallu toute une année et les bonnes paroles de votre père pour me rassurer. Vous n'avez jamais aimé Philippe, n'est-ce pas? »

Elle secoua la tête et dit avec surprise :

« Philippe, mon cousin Philippe! mais je n'y ai jamais songé.

— Mais moi, Denise, moi, votre ami, votre confident, moi qui vous connais et qui vous aime, vous ne refuserez pas de devenir ma femme? Nous serons heureux, vous servirez si aimée, chère Denise! Nous ne quitterons jamais votre père, nous habiterons, si vous le voulez, cette grande maison qui redeviendra gaie et animée... Votre père et madame Villers sont si heureux de cet avenir! et nous irons fréquemment à Angers voir votre mère... Mais parlez, ma chère Denise, dites oui, dites : j'accepte! »

Denise était devenue très-pâle, et ses yeux restaient baissés. Il insista avec vivacité; elle regarda enfin avec beaucoup de douceur, et lui dit :

« Mon bon Georges, voulez-vous que je donne une réponse à mon père? il vous la transmettra.

— Si vous le désirez, Denise, répondit-il, croyant qu'elle n'obéissait qu'à une timidité de jeune fille. Mon tuteur est dans son cabinet.

— Eh bien, j'y vais. »

Elle lui fit un signe d'adieu et rentra dans la maison. A la porte du cabinet elle s'arrêta, leva les yeux au ciel, et fit le signe de la croix, puis elle ouvrit. Léon jeta sa plume en la voyant entrer :

« Eh bien, chère petite, lui dit-il, j'espère que mon pupille a reçu un accueil favorable? J'avais toujours espéré que cette amitié d'enfance aboutirait à un bon mariage, et je te donne avec grand plaisir à Georges, qui est le plus loyal garçon que je connaisse. Tu as dit oui, n'est-ce pas? »

— Non, mon père, dit-elle avec une fermeté douce, je n'ai rien dit à Georges, et je viens vous dire à vous que je ne l'épouserai pas.

— Tu ne l'épouseras pas! mais, mon enfant, réfléchis. Georges est un parti excellent, qui te convient mieux que nul autre; il a pour toi l'attachement le plus sincère; son avenir est beau...

— Oui, dit-elle, je sais tout ce que je perds, mais je n'épouserai pas Georges, parce que je ne puis ni ne veux me séparer de ma mère. »

Léon tressaillit à ce mot, et il eut comme un mouvement de colère en voyant le nom et le souvenir de sa femme renverser un projet qu'il avait tant de fois caressé.

« Ta mère t'a défendu de te marier? demanda-t-il avec une certaine amertume.

— Non, dit Denise, ma mère ne s'opposerait jamais à ce qui pourrait me rendre heureuse, mais moi, de mon plein gré, de ma pleine volonté, je ne veux pas la laisser seule et triste; ce serait bien mal payer sa tendresse qui a toujours veillé sur moi! Je ne la quitterai pas.

— Tu te marieras à Angers, dans la famille de ta mère? continua Léon d'un ton irrité.

— Pardonnez-moi, mon père, je ne me marierai pas. Me marier à Angers, ce serait me fixer loin de vous; je repousse cette idée autant que celle qui m'éloignerait de ma mère. »

Cette réponse si nette et si douce fit tomber la colère de Léon.

« Tu es exaltée, ma chère enfant, dit-il, mais dans la vie, il faut se laisser guider par la raison et non par l'enthousiasme. Tu sais bien que la destinée de la femme est de suivre son mari, et de quitter pour lui son père et sa mère? »

— Il est vrai, mais le père et la mère restent ensemble et se soutiennent réciproquement. Qui soutiendrait ma pauvre mère si je m'établissais à Caen pour toujours, et vous-même, mon père, qui vous consolera si je ne quittais plus Angers? »

Il se rapprocha d'elle et la baisa sur le front :

« Tout pourrait s'arranger, petite, dit-il, tu irais voir ta mère fréquemment, elle viendrait à Caen te voir... elle pourrait même se rapprocher de toi, car enfin rien ne la retient en Anjou. »

Denise hocha la tête :

« Cela ne suffirait pas à sa tendresse; papa, vous ne connaissez pas ma mère! »

Il marcha dans le cabinet, cherchant une solution à la difficulté, et n'en trouvant qu'une seule devant laquelle il reculait. Il revint enfin vers Denise, et lui prenant les deux mains, il lui dit :

« Et si nous n'étions pas dans une position exceptionnelle, si ta mère était avec moi, accepterais-tu Georges? »

Elle leva son beau regard :

« Oui, mon père? »

— Sans peine? »

— Avec joie.

— Tu ne l'aimes pas? »

— Je l'aime. »

Elle dit ce dernier mot à voix basse, et les larmes qui roulèrent sur ses joues attestèrent la vérité de son aveu. Son père frappa du pied :

« Mais épouse-le! »

— Je ne puis pas, c'est impossible. »

Il insista longtemps, mais objections et prières se brisèrent contre la fermeté de Denise, et pourtant cette fermeté lui coûtait, et elle ne cachait pas le sacrifice tout en l'accomplissant.

Désespérant de la convaincre, M. Villers alla trouver Georges, et ils se rendirent ensemble auprès de madame Villers que ces projets de mariage avaient rajeunie et réjouie. Ils eurent une longue conférence, à la fin de laquelle l'aïeule dit à son fils :

« Réfléchissez encore jusqu'à demain; mais soyez sûr, Léon, que le parti que je vous propose est le seul qui soit bon pour vous comme pour elle, mon fils. »

On mangea peu ce jour-là, on ne se réunit pas le soir, et on ne dormit guère. Le lendemain, Léon s'enferma encore avec sa mère, et après un long entretien, il fit appeler Denise :

« Ma chère enfant, lui dit-il, je vais plaider ma cause et la tienne devant ta mère. Me comprends-tu? »

Elle doutait, elle craignait d'avoir mal entendu, et si près du terme de ses vœux, elle ne pouvait se croire exaucée :

« O mon père, s'écria-t-elle toute tremblante, serait-il possible? »

— Tu la fais pleurer, Léon! dit madame Villers en l'attirant vers elle; viens, ma Denise, viens près de moi, je te dirai tout. Ton père part pour Angers avec Georges; il va en mon nom, en mon nom, entends-tu? prier ta mère de reprendre sa place dans notre maison; le passé n'est plus, et, si elle y consent, nous commencerons une autre existence. Que penses-tu de cela? »

— Oh! grand'mère! grand'mère! je suis trop heureuse, s'écria Denise suffoquée de larmes, quoi! je

vous verrais réunis, nous passerions nos soirées ensemble, ici, dans cette chambre ! plus de séparation ! plus de voyages ! plus de regrets !

— Et Georges que tu oublies ! crois-tu que ta mère l'acceptera pour fils ?

— Oh ! pouvez-vous en douter ? dit Denise naïvement. »

Par quels arguments Léon persuada-t-il sa femme ? Le nom de Denise suffit peut-être ; peut-être aussi la vue de son mari lui rappela-t-elle soudain les souvenirs des premiers beaux jours de leur union ; le passé se perdit dans l'oubli, et, confiante dans l'avenir, elle mit sa main dans la main de son mari : « C'est pour toujours, dit-elle. »

L'œuvre de réconciliation à laquelle Denise, encore enfant, avait travaillé, et pour laquelle elle avait tant prié, portait ses fruits doux et tardifs : il est de beaux jours ici-bas.

Rien ne peut rendre le bonheur profond de Denise quand elle vit son père et sa mère rentrer ensemble dans la maison conjugale, suivis de Georges qui lui jeta un regard plein de joie. Ils se rendirent tous dans la chambre de madame Villers : celle-ci paraissait fort émue ; elle s'avança au-devant de sa bru, et lui dit d'une voix attendrie :

« Ma chère Caroline, embrassez-moi, et soyez la bienvenue, mille fois la bienvenue. »

Caroline se jeta dans ses bras, Denise vint et les enlaga toutes deux en s'écriant :

« Mes deux mamans ! quel bonheur !

— Voici, reprit madame Villers, toutes les clefs de la maison, je vous remets le soin de tout, ma chère Caroline ; je vous demande seulement une petite part de votre temps et de votre amitié.

— Vous ne vous plaindrez plus de votre isolement, chère maman, dit gaiement Léon à sa mère, voilà ma Caroline, notre Denise, Georges, votre ami, et puis l'aimable mademoiselle de la Rochette, avec qui vous vous entendrez à ravir.

— Js n'en doute pas, dit madame Villers, celles qui ont aimé et élevé notre Denise me sont devenues chères. Où est-elle, cette chère petite, et mon ami Georges ? »

Ils s'approchèrent tous deux de l'aïeule. Elle mit leurs mains l'un dans l'autre, et elle dit au jeune homme :

« Nous vous la donnons, mon ami, aimez-la bien... c'est notre trésor que nous vous confions... »

— Vous ne nous séparerez jamais d'elle, mon fils ? dit Caroline.

— Jamais, dit-il, serait-il possible de séparer Denise de ses parents ?... »

Denise est mariée depuis plusieurs années, et sa douce influence n'a pas cessé de rayonner au foyer domestique. Son père et sa mère sont heureux et ne regrettent qu'une chose, c'est d'avoir laissé se perdre tant d'années qui auraient pu être belles et riantes ; son aïeule a une douce vieillesse ; elle a pris pour mademoiselle Esther une vive amitié ; on les voit ensemble à l'église, à la promenade, conduisant avec elles les beaux enfants de Georges et de Denise, car quatre générations vivent aujourd'hui dans la grande maison, et y vivent dans la plus parfaite harmonie. C'est l'œuvre de Denise.

M^{me} BOURDON.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER ⁽¹⁾

(SUITE.)

Cherchell, septembre 1857.



CHERCHELL, la ville aux palais de marbre et aux temples de granit, est obligé d'emprunter aujourd'hui, aux tombeaux de ses ancêtres les frontons de ses portes et les bassins de ses fontaines. De sa grandeur passée il ne lui reste que des ruines informes. En pénétrant dans son enceinte par la porte d'Alger, on trouve d'abord une grande place et une tour ronde, reste d'un fort turc transformé en prison.

La moitié de cette esplanade qui domine la mer est plantée de belsombras, l'autre est remplie de décombres. On entre ensuite dans la rue de Tenes, large, droite, silencieuse, qui se termine par la porte de Novi, semblant d'arc de triomphe construit avec des marbres antiques. Ajoute à cela

cinq ou six ruelles, la place du marché, notre caserne, quelques pans de vieilles murailles empâtés dans des constructions modernes, et tu auras la ville, moins son port, formé de deux jetées dont l'une relie à la terre ferme un gros rocher surmonté d'un phare. Le port est charmant, mais les balancelles seules peuvent y entrer, et le courrier est forcé de mouiller au large.

Les ressources de notre nouvelle garnison ne sont pas grandes, il me faudra beaucoup vivre en famille ; aussi je vais te présenter mon habitation et les hôtes qui la partagent avec moi.

J'ai pour palais une maison moresque bâtie au bord de la mer, à une portée de fusil des remparts. C'est un cube blanc, percé d'une porte basse et de quelques meurtrières défendues par d'épais barreaux. On entre d'abord dans une cour pavée en dalles de faïence, blanches et bleues, autour de laquelle règne une galerie qui monte jusqu'à la terrasse. Les piliers

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862.

ressemblent grossièrement à des colonnes torsées, et supportent des ogives écrasées, au sommet desquelles est sculpté un croissant, symbole du prophète, ou une main à six doigts, talisman contre les sortilège, et les mauvais génies. Les murs sont revêtus, jusqu'à la hauteur d'appui, de carreaux de faïence décorés par un artiste naïf, de roses bleues et de navires bleus aussi, avec toutes leurs voiles dehors. Un escalier étroit et roide, pris dans l'épaisseur du mur, conduit du porche à la terrasse, et débouche dans une guérite ronde surmontée d'un dôme. Mes trois chambres, indépendantes les unes des autres, communiquent avec la galerie par une large porte à deux battants dans l'un desquels s'ouvre une porte plus petite munie d'un énorme loquet. A côté de la porte il y a une fenêtre carrée, précédée extérieurement d'une dalle d'où partent des barreaux qui se croisent de manière à former une espèce de cage en saillie sur le mur. A l'intérieur se trouve un châssis garni de vitres verdâtres et des volets en gris. Je ne sais pourquoi les Turcs disposent ainsi leurs barreaux, mais je les soupçonne fortement de construire ce balcon, sur lequel on ne peut monter, pour empêcher des têtes folles de regarder dans la rue.

Mes chambres sont blanchies à la chaux, et leur plafond est fait de grosses solives en chêne noir. Des niches ogivales, soigneusement revêtues de faïence et partagées en trois par des rayons de citronnier servent d'armoires. Au-dessus des solives, une petite guirlande d'un rouge pâle court le long des murs. En fait de meubles il n'y a que des clous, mais avec un lit de troupe, une table de campagne, deux cantines et un tabouret, on se compose un mobilier commode et somptueux.

De la maison, passons à ses habitants, et commençons par ma chienne. Mercy est une belle griffonne blanche avec de grands yeux bruns pleins d'intelligence et de douceur. Lorsque j'écris, elle appuie sur mes genoux sa tête velue, et regarde courir ma plume d'un air sérieux. Depuis trois ans, elle ne m'a pas quitté, elle couche au pied de mon lit, me réchauffe quand les nuits sont fraîches, et lèche mes mains pour me réveiller quand vient l'heure du déjeuner. Elle chasse avec moi seul, m'accompagne dans toutes mes promenades, fait sentinelle si je m'endors loin du camp, et aboie au moindre bruit. Lorsque les balles sifflent, elle bondit joyeuse et saute sur la poussière qu'elles font voler en touchant la terre. Elle connaît tous les officiers du bataillon, tous les soldats de ma compagnie; elle se laisse caresser par eux seuls et ne caresse que moi. Vous qui vivez près de ceux qui vous aiment, vous avez des chiens parce qu'ils vous servent ou vous amusent; pour nous, un chien est un ami avec lequel on partage son dernier morceau de pain et sa dernière goutte d'eau. Il est si bon, lorsqu'on est seul, lorsqu'il faut, chaque matin, quitter les amis de la veille, lorsqu'on voit, chaque jour, de nouveaux pays et des figures inconnues, d'avoir près de soi un être qui vous suive partout et qui vous défende quand même. Il est si bon, lorsque les heures sont longues, d'être caressé par un chien que les absents ont caressé!

François, mon mulet, n'est pas beau, mais ses longues oreilles, dont l'une se redresse toujours quand l'autre se penche, lui font une si bonne figure, il porte tant de choses sans se plaindre, que

j'ai beaucoup d'égards pour lui. Prisonnier de guerre, amené parmi nous couvert de blessures et de cicatrices, maigre et mal peigné, il excita d'abord les rires et le mépris; notre orge, qui lui convenait mieux sans doute que les chardons kabyles, lui rendit promptement la vigueur et la santé, et on le cite maintenant pour la douceur de son poil et la sûreté de son pied. Il a un air philosophe et une démarche insouciance; il est sobre et patient comme un vrai montagnard.

Je ne peux pas faire le même éloge de ma chèvre, l'animal le plus capricieux, le plus fantasque, le plus désagréable que je connaisse. Elle grimpe partout et mange tout ce qu'elle trouve, mon sucre et mes tiges de bottes, mes salades et mon tabac. Elle met le trouble dans ma petite colonie, rend mon troupière furieux et Mercy jalouse, mais chaque matin elle nous donne une jatte de lait; j'oublie alors ses méfaits, et Mercy lui pardonne.

Mon parc commence à un petit ruisseau qui s'échappe d'un aqueduc effondré; il finit au bord d'une haute falaise dont les flancs presque verticaux portent quelques buissons de lentisques et d'une variété d'ajonc aux feuilles cendrées et aux fleurs d'or. Cette épaisse muraille, creusée de grottes profondes, tantôt soupire, tantôt rugit. De son arête blanche et polie, on voit Chercheil et la rade entourée d'un énorme massif de montagnes abruptes. Une haie de figuiers de Barbarie clôt le reste de mon domaine, et fait de mon ermitage une véritable forteresse. Rien n'est laid comme un cactus isolé, avec son tronc difforme et ses larges feuilles pâles et roides. Ainsi que l'aloès son inséparable compagnon, c'est une plante qui pousse et ne vit pas, mais tous les deux forment de charmantes haies après lesquelles grimpent toutes sortes de plantes aux couleurs vives et aux doux parfums. Cactus et aloès disparaissent entièrement, et leurs épines, dures comme l'acier, font une barrière infranchissable de ces rideaux de fleurs que les oiseaux égayent et que la brise seule traverse. Mon jardin est planté d'orangers, de grenadiers et de rosiers à mille feuilles entre lesquels poussent de grosses touffes de géranium odorant que l'on trouve ici sur le bord des chemins, et surtout dans les cimetières. J'ai une prédilection particulière pour cette fleur, humble gardienne de la tombe du soldat, c'est un doux emblème de notre vie que ces gouttes de sang sur des feuilles grises qui ont besoin d'être froissées pour répandre leur parfum. Chaque soir je passe de longues heures dans mon jardin, les pieds pendants sur la falaise, écoutant deux rossignols, l'ôte de mes grenadiers. Toute la nuit ils font assaut de roulades et de soupirs, aussi le jour est-il pour moi le moment du sommeil, et voilà pourquoi souvent je dors au lieu de l'écrire; mais aujourd'hui, pour tâcher de me faire pardonner cette paresse, je vais te conter la légende hadjoute du tombeau de la chrétienne, car les Arabes ne s'accordent pas avec les Mores sur l'origine de ce monument qu'ils appellent le tombeau de la reine.

Lorsque les Mores furent chassés d'Espagne, une sultane s'enfuit en Afrique et débarqua non loin de Sidi-Ferruch dans la baie aux grandes ruines. Elle y fit bâtir un magnifique palais, puis elle renvoya tout ses serviteurs à l'exception d'une de ses femmes née comme elle dans cette ville qui ressemble, dit-on, à

une grenade entr'ouverte. Fille d'un génie, elle était servie par les esprits de la plaine. Pendant vingt ans, elle ne sortit jamais, et jamais un cavalier ne fut admis en sa présence. Un matin, le palais disparut, et l'on vit à sa place une pyramide de briques. La sultane était morte, et elle dormait avec ses richesses sous le gigantesque monument. Des pachas tentèrent vainement de s'approprier les trésors qu'il protégeait; les pics d'acier s'émoussaient sur ses flancs sans pouvoir les entamer, et à chaque coup, des rugissements terribles faisaient trembler les rochers du lac.

Un jour, un magicien de Damas trouva une formule cabalistique qui devait faire entr'ouvrir la pyramide. Après l'avoir écrite sur une feuille de parchemin qu'il suspendit à son cou dans un sachet de cuir, il partit pour Cherchell. Au moment de débarquer, un coup de vent fit sombrer son vaisseau, et les vagues le jetèrent inanimé sur le sable du rivage. Les Hadjoutes, accourus pour recueillir les débris du navire, le dépouillèrent de ses vêtements, mais ils dédaignèrent le sachet de cuir, le prenant pour une amulette. La fraîcheur de la nuit ranima le naufragé, et il se con-sola d'avoir été volé en retrouvant sur sa poitrine le précieux talisman. « Avec cela, se disait-il, je serai aussi riche qu'un roi. » Et, au lever du soleil, il alluma un grand feu. Quand la flamme brilla, il y jeta des parfums et se mit à lire les phrases cabalistiques. Dès les premiers mots, la pyramide se fendit de la cime à la base, et le magicien vit amoncelée une immense quantité de pierres précieuses et de pièces d'or et d'argent. Il précipita sa lecture, et bientôt un nuage gris se balança sur le tombeau, tandis que les pierres précieuses et les pièces d'or formaient une longue colonne qui tourbillonnait autour de lui; mais arrivé à la dernière page, il trouva les caractères illisibles, l'eau de la mer les avait effacés, et il lui fut impossible de se souvenir de ce qu'il avait écrit.

La colonne étincelante tourbillonnait toujours, mais elle s'éloignait à mesure que la flamme pâlisait; quand celle-ci s'éteignit, un éclat de rire partit du tombeau qui se referma, et la colonne de joyaux et d'or, guidée par le nuage gris, se précipita dans la mer.

Le pauvre magicien tomba la face contre terre et ne se releva que lorsqu'il sentit les douleurs de la faim. Il se traîna à grand-peine vers un douair, mais comme il avait fait un pacte avec le démon, il ne pouvait plus prononcer les paroles sacrées du Koran, et il fut pris pour un infidèle. Les Hadjoutes le chassèrent à coups de bâton, et les chiens le dévorèrent.

Quant aux trésors, ils sont partis pour jamais, et bien fu est celui qui croirait en trouver encore dans la pyramide. Le petit nuage gris était le génie chargé de les garder, et il les a cachés dans une retraite inconnue dont nul sortilège ne pourra désormais les tirer.

Cherchell, septembre 1857.

Tu veux que je te parle archéologie, que je cherche des antiquités et des médailles, et que je copie des inscriptions; rien de mieux, si nous restons ici l'hiver, mais tant qu'il fera beau, je laisserai les Romains dormir en paix, et j'irai à la pêche.

Ne te récrie pas, ce n'est pas de la pêche à la ligne, les pieds dans l'eau et la tête au soleil dont je veux

te parler, mais de la pêche en pleine mer, de celle qui forme les bons matelots et les nardis corsaires. Je n'aime pas le coassement des grenouilles, mais j'aime, le soir, écouter les plaintes des vagues et le bruissement des cordages sur la voile gonflée. J'aime à respirer une brise âcre et parfumée comme celle de nos bois de pins, et à voir danser sur les vagues de longues traînées d'argent. Je désirais depuis longtemps me promener au large pendant la nuit; un pêcheur maltais dont j'ai gagné l'amitié m'en a fourni le moyen. Je l'accompagne souvent, et bientôt il aura fait de moi un marin consommé.

Pietro est le type accompli de ces pêcheurs de la côte d'Afrique qui, plus tard, rendront d'utiles services sur nos bâtiments de guerre. C'est un grand et maigre vieillard, encore lesté et vigoureux. Il a la figure longue et ossue, les pommettes saillantes, le nez droit et mince, de gros sourcils rudes et des yeux d'un bleu gris. Les dimanches, son menton soigneusement rasé, brille entre deux favoris noirs à mèches blanches. Son costume se compose d'un pantalon collant qui s'élargit du genou au cou-de-pied, d'une ceinture en laine rouge, d'un foulard jaune roulé en corde, laissant voir le cou et la moitié des épaules, et d'une chemise de cotonnade bleue que deux cordons retiennent sur la poitrine. Quand la brise est trop forte ou le soleil trop ardent, il pose sur ses cheveux un grand bonnet de feutre rouge qu'il retrouse de manière à montrer une bande de doublure noire large comme la main. Deux grosses boucles roulées avec soin, pendent le long de ses tempes et caressent ses épaules brunes. Les manches de sa chemise sont toujours relevées jusqu'au coude, et je n'ai jamais vu de chaussures à ses pieds couleur de bronze.

Pietro possède une barque à voile triangulaire que le moindre souffle couche sur le côté et qui glisse sur les vagues en les effleurant à peine. Si le vent est bon, je m'endors en regardant les étoiles; si le temps est calme, je prends le gouvernail, et le vieux pêcheur, penché sur ses larges avirons, pousse la barque paresseuse.

Notre pêche n'est ni difficile ni fatigante. Nous entournons d'une plume blanche un hameçon attaché à une ficelle de 23 ou 30 mètres, dont l'extrémité s'enroule sur un morceau de liège, et nous nous asseyons à l'arrière une ligne dans chaque main. Plus la marche du bateau est rapide, plus la pêche est bonne. Nous prenons ainsi des bonites, espèce de petits saumons au ventre argenté et au dos couleur d'ardoise, des lous dont la tête ressemble à celle du dauphin de la fable, des araignées à la peau mouchetée de noir et de jaune, aux épaisses nageoires garnies d'épines venimeuses, et beaucoup d'autres poissons nuancés des plus vives couleurs et dont j'ignore les noms.

Quand le soleil se lève, nous abordons au fond d'une anse, et, après le déjeuner, nous nous mettons à la poursuite des crevettes et des poulpes. Là, je ne fais pas merveille; je suis trop impatient pour attendre que la crevette capricieuse vienne au milieu du filet, et je n'ai jamais pu me décider à toucher les poulpes, vilaines bêtes aux yeux de chèvre et aux pattes gluantes.

Je quitte Pietro et je visite les cavernes où de gros crabes se glissent entre les pierres.

Toutes les côtes de Cherchell sont bordées de fa-

laises précédées d'une large ceinture de roches à fleur d'eau. Ces rochers, sortis des volcans voisins, sont jetés pêle-mêle, et quand la mer moutonne, on croit les voir rouler les uns sur les autres avec un bruit terrible. Les premières fois, je n'osais pas m'aventurer sur leurs pointes aiguës, mais je suis devenu brave et je saute maintenant de l'une à l'autre sans même me mouiller les pieds.

Le plus souvent, nous amarrons notre barque à l'entrée d'une large grotte de lave blanche, tapissée d'algues rouges. Quand le temps est calme, de petites vagues viennent jeter leur écume à l'entrée, mais dès que le vent se lève, la mer s'y engouffre et s'y brise en grondant. J'y pénètre par une crevasse et assis sur une large pierre qui touche presque la voûte, je regarde l'eau brillante monter et descendre sur les parois polies. A midi, nous rentrons à Chérchell.

Toutes nos pêches ne ressemblent pas à celle que je viens de décrire; quelquefois la mer est houleuse et la barque crie sous les lames qui l'emplissent d'écume. Je n'étais pas trop rassuré d'abord sur ce frêle esquif, mais le danger captive si vite, que je suis désappointé maintenant lorsque la voile inutile se balance le long du mât. Avant-hier, le plaisir m'a semblé un peu trop vif, et j'ai cru un instant que ma dernière promenade était faite. — Partis à onze heures du soir suivant notre habitude, nous allions vers l'embouchure du Mazafran. La course devait être longue. Pietro avait amené son petit-fils pour nous aider dans les manœuvres. Il n'y avait pas un nuage au ciel, et la brise était presque insensible.

« Lieutenant, me dit le pêcheur en sortant du port, il faudra ramer; les falaises nous empêchent de sentir le vent. Nous gagnerions bien le large, mais j'ai peur d'un grain. La mer est comme une femme, il faut s'en défier lorsqu'elle est trop douce. »

Ramer est chose ennuyeuse et fatigante, je don-

nai un coup de gouvernail, et la barque se dirigea vers la haute mer.

Une heure après, des lueurs violettes, d'abord pâles et rares, brillèrent au couchant, puis se succédèrent éclatantes et pressées.

« Il y aura de la besogne, dit Pietro, nous ne sommes que deux, le petit est à peine bon à tenir l'écoutte. Allons, lieutenant, prenez un aviron; si nous ne sommes pas à la côte avant l'orage, je ne sais pas quand nous la reverrons. »

Je me mis à ramer, et pourtant je ne voyais rien d'effrayant. La brise était tombée, la mer n'avait pas une ride, et dans mes nuits de grand'gardes, j'avais souvent remarqué ces larges lueurs sans qu'elles fussent suivies d'un coup de tonnerre ou d'une goutte d'eau.

Bientôt nous vîmes des points blancs courir en avant de nous, la mer se gonfla, et la première bouffée de vent nous apporta du large, un mugissement sourd et prolongé. La voile s'emplit, et la barque s'élança en faisant jaillir l'écume. Nos avirons ne servaient plus à rien, je m'assis et regardai un petit nuage gris d'argent qui semblait nous poursuivre et faisait blanchir la mer autour de lui. Le phare ne brillait encore que comme une étoile rouge un peu plus basse que les autres, et une bande lumineuse, formée par les brisants, dessinait les découpures de la côte. La mer grossissait de plus en plus, le nuage gris approchait, nous enlevâmes le mât et nous laissâmes la barque fuir devant la rafale. Pendant deux heures nous longeâmes les falaises au milieu des récifs, et il fallut toute l'adresse de mon vieux compagnon pour que nous ne fussions pas broyés contre les rochers. Enfin, nous arrivâmes à Tipaza, mouillés jusqu'aux os et épuisés de fatigue. La barque avait une voie d'eau, et nous fûmes obligés de retourner par terre à Chérchell.

LOUIS DE LYVROX.

(La suite à un prochain numéro.)

ÉNIGME HISTORIQUE

Quel roi de l'un des États méridionaux de l'Espagne au temps de la puissance des Mores a régné et a été détrôné trois fois?

Quel est le nom des deux neveux de ce souverain ayant l'un et l'autre des droits égaux à sa succession et à sa couronne : l'un, cachant sous de brillants dehors des vices odieux; l'autre, bon, juste, brave, et doué de toutes les qualités des grands princes?

Un acte despotique du vieux roi soulève des troubles qui déterminent son renversement définitif du

trône, et amènent l'usurpation du mauvais prince malgré les droits égaux de son cousin.

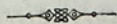
Nommer la bataille qui se livre entre les troupes des deux jeunes compétiteurs.

Raconter le drame qui précède, après huit ans d'un règne cruel et oppressif, la fuite de l'usurpateur et l'avènement du bon prince.

Quel souvenir matériel en reste-t-il sur le lieu même, et quelles particularités de célébrité, de site et de luxe artistique caractérisent cette ancienne résidence royale?



L'ORPHELINE



La mère de famille a quitté la maison ;
Elle dort maintenant sous la colline verte ,
Le père s'est assis dans la salle déserte ,
Tandis qu'à l'âtre éteint fume un maigre tison .

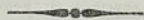
Le père s'est assis les coudes sur la table ,
Et pressant dans ses mains un front chargé d'ennui ;
Ses trois fils aux bras forts , rangés autour de lui ,
Ne sauraient soulever le fardeau qui l'accable .

Mais la petite fille a neuf ans , pour le moins !
La petite descend , va , vient , court , se trémousse ,
Elle commande aux gens et grossit sa voix douce ,
Ménagère à l'œil bleu , qui jouait dans les foin .

LOUIS BOULAIET.



Economie Domestique



Foie de veau en beefsteak.

(Plat de déjeuner.)

Coupez des tranches de foie de veau assez minces, faites-les revenir d'un côté, puis de l'autre dans du beurre, pendant dix minutes, salez, poivrez. Servez sur un plat chaud, avec du beurre manié de persil et un jus de citron.

Pommes de reinette en ananas.

Prenez des reinettes bien blanches et bien saines, essuyez-les avec un linge fin. Vous avez des boîtes de sapin, dans lesquelles vous mettez un lit de fleurs de sureau, bien séchées à l'ombre, puis un lit de pommes, un lit de fleurs, un lit de pommes, etc. — Remplissez avec des fleurs tous les vides, et empêchez que les pommes ne se touchent. Fermez la boîte, collez du papier à l'extérieur pour que l'air n'y pénètre pas. Les pommes, qui peuvent se garder jusqu'à l'été, auront le parfum de l'ananas.

Gelée de raisin.

250 grammes de sucre pour 500 grammes de jus. Il faut égrener les raisins, écraser les grains dans un torchon neuf en tordant. — Le jus se fait cuire comme le jus des groseilles.

Gâteau de Bourgogne.

(Pour le thé.)

Mettez une cuillerée de crème dans un tas de farine, pétrissez de manière à en absorber le plus possible, roulez cette pâte jusqu'à l'épaisseur de deux millimètres. Beurrez une tourtière, étendez la pâte dessus, saupoudrez-en la surface avec du sucre pilé et parfumez avec du zeste de citron et mettez au four.

(Maison rustique des Dames.)

Eau pour dissiper les rougeurs du visage.

Faites bouillir ensemble une poignée de patience et de ménon, et lavez-vous le visage avec cette eau.

Correspondance.

LA POUPÉE MODÈLE

DEPUIS que la correspondance est commencée entre nous, mes jeunes amies, vous avez dû vous apercevoir que nous causons souvent ensemble à bâtons rompus, tantôt morale, tantôt littérature; souvent des petites nouvelles du monde, quelquefois de ses modes et de ses usages... Enfin, un peu de tout, sérieux, gai, le moins frivole cependant que notre âge peut nous le permettre. La frivolité est plus redoutable que bien des défauts, car on peut se corriger de tout défaut; on vit et on meurt frivole. Un vieux défaut en cheveux gris, ce n'est pas beau, mais cela ne se voit que beaucoup trop.

Aujourd'hui, je veux vous indiquer un nouveau sujet d'instruction et d'amusement tout ensemble; et comme vous lisez attentivement votre journal, vous en ferez part à vos plus jeunes sœurs; elles auront désormais leur journal comme vous avez le vôtre.

Ces pauvres petites filles de six à douze ans étaient fort oubliées, condamnées à jouer avec un ménage de fer-blanc, accompagné de lentilles crues, ou avec une poupée plus ou moins bien habillée, qui les amuse quelques heures, mais ne peut les occuper uniquement. Les joujoux sont des passe-temps fort agréables; mais dès qu'une petite fille bien élevée atteint sept ou huit ans, elle aime la lecture, et une petite histoire, même un petit conte l'intéressent et l'instruisent. On n'aime pas à avoir l'air de ne rien savoir; chaque âge a son petit amour-propre.

La Poupée modèle est fondée pour les jeunes filles de six à douze ans, exprès pour ces quelques années où les enfants n'ont pas encore assez de raison pour lire des choses sérieuses, et ont cependant déjà assez de sentiment pour désirer connaître et savoir.

Elles trouveront dans ce petit journal des histoires toujours intéressantes, bien écrites et à leur portée. Une gravure de mode de poupée, des dessins de broderie en tout genre, mais appropriés à leur petit savoir-faire; des tapisseries pour commencer; des modèles de pantoufles, de bandes, de chaises, de petits coussins, etc., sans compter les surprises.

Le trousseau de la poupée et la poupée elle-même gagneront infiniment à ce journal. On pourra avec les gravures et les modèles dessinés, habiller sa poupée avec toute l'élégance désirable, et s'habiller ainsi, sans y prendre garde, et tout en s'amusant, à tailler et coudre assez adroitement pour pouvoir

faire ses robes soi-même quand l'âge et la science seront venues.

Réfléchissez aussi combien l'abonnée sera contente, chaque mois, de voir arriver sous bande ce journal à son adresse : « A mademoiselle *** ! » C'est une joie de propriétaire en vérité, et nous la connaissons déjà. Pour une toute petite fille ce sera encore plus important à ses yeux. Le jeu de la poupée est le jeu par excellence; mais il est bon d'y ajouter un passe-temps plus sérieux, et la journée entière ne peut se passer uniquement à jouer à la poupée.

Le journal ne vous sépare pas d'elle et vous présente à la fois tout ce qui intéresse cette enfant chérie, et par-dessus le marché, lui offre une série d'histoires amusantes, de dessins de broderies et de patrons de poupée. Au besoin, la petite maîtresse du journal peut en faire la lecture à sa poupée, et je vous garantis que cela l'amusera beaucoup.

On trouvera aussi des renseignements pour tous les joujoux possibles; l'indication des toilettes de mademoiselle Lily; de vrais modèles pris chez madame Ode et chez Gagelin; rien ne manquera, même les parures de diamants et de perles fines à pas cinquante centimes le collier à trois rangs.

L'art de jouer à la poupée est poussé au dernier point aujourd'hui. Je connais une petite fille de sept ans à laquelle on a donné une maison pour mademoiselle Lily. Des appartements somptueux, des vases de fleurs sur les tables, rideaux de satin, lit à la Henri IV, domestiques en livrée. Le plus joli, c'est la salle à manger, dans laquelle est un buffet en chêne sculpté renfermant un lunch splendide, qu'on renouvelle, bien entendu, chaque jour.

La chambre à coucher est en satin rose; un meuble de bois de rose renferme les bijoux; un autre, qui fait pendant et qu'on ouvre plus souvent, contient des sacs de dragées, de fruits confits, des bonbons de toute sorte.

Ce luxe d'ameublement est une des joies de l'enfance, et la Poupée modèle nous indiquera encore de bien plus nouveaux et plus admirables jeux.

La Poupée modèle est d'un format plus petit que le Journal des Demoiselles, il est très-commode et d'une jolie grandeur. — Le prix en est de 6 francs pour Paris; 7 fr. 50 pour les départements; il paraîtra comme son frère aîné tous les mois. On s'abonnera à partir du 15 novembre prochain, au bureau du Journal des Demoiselles.

J'engage bien les plus âgées d'entre vous, celles

qui ont une petite sœur, à lui procurer le journal de la *Poupée modèle*, serait-ce même avec vos économies; voyez quel joli cadeau à lui offrir!

Cette occupation d'une toilette toujours nouvelle à faire à une poupée habitue les enfants à s'amuser de bonne heure à la couture, au travail. Tous ces patrons exquis, pleins de grâce que vous trouverez dans le journal, leur apprennent à travailler en même temps qu'à soigner, habiller, entretenir un trousseau. C'est encore un engagement à bien savoir lire; car si une petite fille qui n'est pas encore fort habile là-dessus, reçoit un journal, il faut naturellement qu'elle puisse bien connaître tout ce qu'il dit, et même en causer, au besoin, avec ses parents et ses jeunes amies.

Patronnez donc notre œuvre, mes chères amies, et calculez sérieusement tous les avantages que vos plus jeunes sœurs ou amies pourront en retirer. Vous verrez qu'ils sont sérieux, et en même temps fort gais.

MODES.

La patience, mes chères petites amies, est une vertu que je voudrais voir pratiquer un peu plus chez les dames et les demoiselles. Je ne sais pas si nos frères et nos grands parents ont tout pris pour eux! — mais avouons ensemble que notre sexe en manque bien souvent, surtout quand il s'agit de modes et de toilettes. Vous voilà déjà fatiguées et ennuyées des charmantes toilettes que vous avez faites pour l'été, et vous voulez savoir ce que l'on portera cet hiver; vous laissez vraiment à peine le temps, entre chaque saison, de préparer les modèles pour la saison suivante. D'ailleurs, nous ne sommes pas encore en hiver, et l'on fait peu de nouveautés pour l'automne; cependant, je le sens, il est temps de quitter les robes de gaze et de mousseline pour les robes de foulard et de popeline; de remplacer les chapeaux de paille et de crin par des chapeaux en étoffe; et de porter les châles en cachemire et les confections en soie ou en drap, au lieu des châles de dentelle et des écharpes légères pareilles aux robes.

On ne peut se décider à abandonner les garnitures; on en a porté tout l'été sous prétexte que les robes en étoffe légère les nécessitent souvent; quelle raison aura-t-on d'en mettre sur les robes d'hiver? Je l'ignore, mais bien certainement on en fera encore; j'ai vu plusieurs toilettes préparées pour un mariage, et je veux vous en détailler quelques-unes.

La robe de la mariée est en taffetas blanc, garnie dans le bas d'une ruche italienne en crêpe blanc; au-dessus de cette ruche un volant d'angleterie est disposé en ondulations, orné de nœuds de ruban, et surmonté d'une autre ruche en crêpe; le corsage est à pointe, garni d'une angleterie et d'une ruche en crêpe figurant la pèlerine carrée.

Une fort jolie robe en taffetas gris était ornée d'une ruche plissée en taffetas vert, montant à pointe sur chaque couture de la jupe; dans l'intérieur de la pointe une guipure noire formait une pyramide de plusieurs losanges, diminuant de grandeur; le corsage à pointe et décolleté, avec manches courtes; sur ce corsage on peut mettre une

berthe ornée comme la robe, ou une pèlerine garnie d'une guipure noire et rehaussée d'une ruche plissée.

Une autre robe était en taffetas bleu, ornée dans le bas de deux choréées en taffetas, séparées par une guipure noire; au-dessus de la deuxième étaient posées en biais, et alternant, une patte en guipure et une en ruche choréée. Le corsage à pointe était garni, jusqu'à la hauteur des pinces, d'une ruche et d'une guipure alternant. Les manches sont toujours étroites et ornées comme la robe.

Une robe pour soirée était en taffetas fond blanc, avec branchages groseille et noir, ornée dans le bas d'un entredeux et d'un petit volant en blonde à feuilles de chêne, sur transparent groseille. Le corsage décolleté, avec berthe à pointe, était garni de la même blonde sur transparent et de nœuds en ruban groseille. Je n'en finirais pas si je voulais vous rendre compte de toutes les jolies toilettes que j'ai vues chez madame Charpentier, 38, rue Richelieu; en voici cependant encore deux pour jeunes filles: l'une, pour soirée, était en gaze de Chambéry blanche rayée; le bas de la jupe garni d'un ruban rose avec frange légère; au-dessus, un autre ruban rose était disposé en ondulations retenues par de petits nœuds roses.

Le corsage décolleté et à pointe, avec manches courtes bouffantes; la berthe à pointe, formée par quatre biais pareils à la robe, était garnie d'un ruban avec frange comme le bas de la jupe. La berthe peut se remplacer par une pèlerine carrée garnie comme la jupe. Les manches sont ornées du même ruban.

La seconde robe de jeune fille était toute simple, mais de très-bon goût: en taffetas gris à très-petites lignes; un petit ruban violet garnissait le bas de la jupe, et remontait en grecque sur chaque couture, encadrant quatre ou cinq boutons violets, posés sur la couture. Le corsage, à pointe par devant et position par derrière, était orné du même ruban et des mêmes boutons placés sur les coutures de la petite basque. Cet ornement, fort simple et fort joli, peut également se faire sur une robe de laine. Les confections de la maison Gagelin, que nous donnons sur notre gravure de modes, font de fort jolies toilettes, avec les chapeaux de mesdames Bricard et Calmann, dont je vous donne le détail un peu plus loin. J'ai vu aussi chez elles un chapeau en velours royal blanc, bordé d'un biais en velours écossais. Pour jeune fille, une capote en satin blanc avec bailet en velours bleu clair et une draperie en velours bleu retombant sur la capote, et terminée par une frange en perles blanches.

Pour cette saison les pardessus sont en gros de Tours, en drap léger ou en cachemire; vous voyez, d'après la gravure, que les collets et les paletots de différents genres se disputent toujours nos faveurs; ce sont en effet, deux vêtements également commodes. Les collets en cachemire doublés de taffetas léger, et garnis d'une frange en chenille, sont d'un porté très-agréable. Les franges en chenille, pour garnitures de confection, semblent vouloir être en vogue cet hiver; elles se font en toutes nuances et même en écossais.

Maintenant, il faut que je vous donne, à titre

d'amie plus âgée, quelques petits conseils dont vous me remercieriez si vous en profitez.

Si l'été a été brûlant, peut-être l'hiver sera-t-il bien froid; en examinant vos toilettes de l'année dernière, voyez donc quel parti vous pouvez tirer de tous vos vêtements, et songez en même temps que parmi les objets qui ne peuvent plus vous servir, il en est, que d'autres seront bien heureux de posséder; songez que si malgré les fourrures et les vêtements chauds que vous pouvez vous procurer, vous souffrez du froid, combien doivent souffrir ceux qui sont à peine vêtus, même au plus fort de l'hiver, et n'ont pour s'abriter que des maisons mal closes. Vous pouvez utiliser les débris de votre toilette, en faisant des vêtements pour les pauvres; autant que possible donnez-leur des effets tout confectionnés, car, bien souvent, faute d'habitude et d'intelligence, ces objets ne leur feraient pas autant de profit. Vous le savez, si l'hiver nous apporte des jouissances et des plaisirs, il apporte de grandes souffrances à bien des familles; au-dessus du salon bien chauffé, bien éclairé, où vous êtes réunies pour danser, il y a la mansarde triste et glacée; et quand vous mangez, sans faim, tous ces petits gâteaux qu'un beau domestique vous offre sur un plateau, souvent là-haut, on n'a ni pain ni couverture; visitez par vous-même les pauvres gens, il vous sera plus facile de les soulager. Envoyez le moins possible des domestiques dans ces tristes demeures; le malheur rend souvent injuste, la vue des gens de service aigrit contre vous les cœurs malheureux, et leur amour-propre est blessé de voir leur misère étalée devant des domestiques, qui n'ont pas toujours assez de tact pour agir avec discrétion. Je vous recommanderai surtout d'être en toilette très-simple, et de ne pas faire comme beaucoup de dames, qui profitent de leur sortie du milieu du jour pour aller voir des familles malheureuses; elles ne pensent pas qu'elles insultent à la misère de gens qu'elles n'ont cependant pas l'intention de blesser. Mais je m'aperçois que je vous sermonne, mes chères amies, je me plais à croire cependant, que si quelques-unes d'entre vous agissent ainsi, c'est faute d'avoir pensé à ce que je viens de dire, et que ces quelques mots leur ouvriront les yeux.

Les mamans renoncent difficilement à broder pour leurs enfants, aussi les encouragerons-nous dans ce travail. Depuis longtemps j'ai dit, comme beaucoup d'autres l'ont fait, *la soutache tombe, les robes se feront unies*. Il est certain que l'on fait beaucoup de robes unies et qu'elles sont très-bien portées; mais la broderie russe, la soutache, le lacet, persistent, surtout pour les enfants, auxquels on fait de charmantes toilettes avec le collet pareil, en toutes nuances, sur popeline, mohair ou cachemire blanc;

sur étoffe grise, la broderie noire est préférable; avec les nuances havane et bleue, la même nuance de teinte plus foncée est très-distinguée; quant à ce qui nous a été demandé plusieurs fois, sur noir, il est impossible de broder autrement qu'en noir, une broderie de couleur serait du plus mauvais goût.

Les chapeaux ronds seront je crois les seuls adoptés cet hiver pour les petites filles; le chapeau ordinaire, même de forme capote baby, disparaît de jour en jour, et je ferai remarquer aux tendres mères qui s'effrayent de cette coiffure pour les temps froids, que les petits garçons n'ont jamais eu que la casquette et le chapeau rond, qui ne garantissent ni les oreilles ni le bas de la figure contre les rigueurs de la saison; et cependant, sont-ils d'une santé moins robuste? les fluxions et les rhumes les atteignent-ils plus souvent que leurs sœurs? Croyez-le bien, tout est habitude en ce monde. Que dirions-nous! S'il nous fallait, mes chères amies, nous vêtir comme au commencement de ce siècle, où nos mères et nos grand-mères ignoraient l'usage des manteaux, des vestes, des cache-nez, presque des fourrures, de tous ces vêtements en étoffes épaisses que l'on double et ouate, de tous ces objets enfin nés des progrès de la civilisation, et que l'on devrait plutôt considérer comme un mouvement rétrograde, puisqu'il augmente tellement nos besoins! Le froid n'était pas moins rigoureux à l'époque où les femmes portaient des petites robes d'étoffes toutes minces, dont l'ampleur ne compensait certes pas l'épaisseur; dessous ce fourreau, un jupon de percale très-étroit, sous lequel les plus frileuses et les plus sveltes, se risquaient à glisser un jupon de tricot. Les maisons alors étaient cependant moins bien closes, et les calorifères n'étaient pas inventés; lorsque l'on sortait, on ajoutait à son léger costume un châle à peu près de la même grandeur que les châles au crochet que l'on a portés chez soi depuis quelques années; croyez-vous qu'il y eût alors plus de maladies qu'à présent? Non! aussi je le répète: tout est habitude; et lorsque je jette un coup d'œil sur les modes et les coutumes de nos ancêtres, tout en admirant les progrès de la science et de l'industrie, je suis presque tentée de croire à cette phrase que l'on reproche aux vieillards: « De mon temps tout était bien mieux qu'aujourd'hui! bien mieux, » c'est-à-dire bien plus brave! bien moins frileux, bien moins douillet et bien moins coquet! Mais nous voici bien loin des chapeaux ronds; notre conseilère devient *rococo*, allez-vous dire: non, chères amies, je suis persuadée, au contraire, que dans tous les siècles, il y a du bien et du mal; tâchons donc pour notre part d'apporter un léger poids à la balance du bien.

EXPLICATIONS

Planche X

COTÉ DES BRODERIES. — 1 et 2, Parure, broderie russe — 3 et 4, Parure — 5, Écusson avec M. A. — 6, P. A. — 7, Bande pour jupon — 8, H. F. — 9, A. P. — 10, L. B. — 11, L. P. — 12, S. J. S. enlacs à l'impériale avec couronne de comte — 13, J. A. — 14, C. L. — 15, Mouchoir avec C. D. — 16 et 17, Parure, broderie russe — 18, M. G.

- 19, B. J. — 20, Écusson avec E. B. — 21, C. P. — 22, J. B. — 23, V. S. — 24, B. M. — 25, A. G. — 26, E. A. J. — 27, M. J. enlacés, avec couronne de vicomte — 28, *Berthe* — 29, Mouchoir avec H. G. — 30, B. S., linge de table — 31, *Polyxène* — 32, C. B. — 33, *Paule* — 34, E. J., linge de table — 35, Bande pour jupon.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Corset impératrice — 9 à 11, Pèlerine carrée — 12, Semé pour broder sur crochet tunisien — 13 à 15, Soufflet en tapisserie avec appliques de nacre et de cuir — 16 à 20, Azalée en papier — 21 à 23, Porte-allumettes — 24, Étoile en crochet — 25, Bande en crochet imitation de guipure — 26, Croquis du chapelet.

COTÉ DES BRODERIES

1 et 2, *PARURE*, broderie russe.

La ligne ponctuée du col indique l'endroit où il doit être replié; il faut faire la piqure autour du cou, du côté opposé à la broderie.

3 et 4, *PARURE*, broderie légère.

On peut simplifier la broderie en posant un petit lacet sur la grecque et faisant le petit semé en point de poste.

5, Écusson avec M. A., plumetis et cordonnet.

6, P. A. enlacés, fantaisie pour mouchoir, plumetis et cordonnet.

7, BANDE pour jupon, plumetis, cordonnet et feston. On peut supprimer la branche de fleurs et ne faire que le feston et les pois.

8, H. F., anglaise, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

9, A. P., gothique, plumetis et cordonnet.

10, L. B., plumetis et cordonnet. Il se fait également en feston; on fait les barrettes qui traversent en feston, et l'on découpe l'intérieur des chiffres, c'est-à-dire toute l'étoffe qui se trouve entre les barrettes.

11, L. P., plumetis et cordonnet.

12, S. J. S. enlacés à l'impériale, avec couronne de comte, plumetis, cordonnet et point de sable.

13, J. A., fantaisie, plumetis et cordonnet.

14, C. L., plumetis et cordonnet.

15, MOUCHOIR avec C. D., feston et pois; la grecque se fait en petit lacet.

16 et 17, *PARURE*, broderie russe.

18, M. G., gothique, plumetis et cordonnet.

19, B. J., anglaise, plumetis.

20, Écusson avec E. B., plumetis, cordonnet et pois.

21, C. P., romaine, plumetis.

22, J. B., plumetis, cordonnet et point de sable.

23, V. S., plumetis et cordonnet.

24, B. M., plumetis et cordonnet.

25, A. G., anglaise, plumetis et cordonnet.

26, E. A. J., anglaise, plumetis et cordonnet.

27, M. J., enlacés avec couronne de vicomte, linge de table, plumetis, cordonnet et feston.

28, *Berthe*, plumetis et cordonnet.

29, MOUCHOIR avec H. G., plumetis, cordonnet, feston et point de sable; on pose une dentelle ou seulement un picot au bord du feston.

30, R. S., linge de table, plumetis et cordonnet.

31, *Polyxène*, plumetis et cordonnet.

32, C. B., romaine, plumetis, cordonnet et point de sable.

33, *Paule*, plumetis, cordonnet et pois.

34, E. J., gothique, pour linge de table, plumetis et cordonnet.

35, BANDE pour jupon, plumetis.

COTÉ DES PATRONS

1 à 8, CORSET.

1, Devant.

2, Premier gousset du bas, devant.

3, Premier gousset du haut, devant.

4, Deuxième gousset du bas, devant.

5, Deuxième gousset du haut, devant.

6, Dessous de bras.

7, Dos.

8, Gousset du bas, dos.

Il se fait en coutil. Il est important de bien suivre les lettres de raccord et de ne pas confondre les goussets.

9 à 11, PÈLERINE carrée.

9, Devant.

10, Dos.

11, Croquis de la pèlerine.

Ce patron peut servir pour pèlerine de lingerie ou pour pèlerine pareille à la robe.

12, SEMÉ pour broder sur crochet tunisien.

Ce dessin, qui peut servir pour dessus de lit, descente de lit ou tapis de table, se fait en point de marque sur crochet tunisien, en laine noire, sur bleu ou rouge, ou ponceau sur fond noir. Le trait qui entoure le dessin est en soie d'Alger mais; il se fait par des points lancés.

13 à 15, SOUFFLET avec appliques de nacre.

13, Patron.

14, Détail du travail.

15, Croquis du soufflet monté.

Tracez sur du canevas ordinaire le patron n° 13, en supprimant la poignée qui ne doit pas être brodée pour l'un des côtés, et pour l'autre en laissant la poignée, mais supprimant dans le bas la partie qui remonte en pointe sur le soufflet et qui est garnie de clous dorés. Le n° 14 vous indique la manière dont se fait le point, il est croisé en prenant quatre fils; ensuite vous faites un autre point croisé sur l'extrémité des quatre fils de chaque point.

Le fond du milieu est en soie d'Alger de teinte claire, bleu, vert, violet ou ponceau, le large trait plus foncé en soie noire, et le tour de même nuance que le milieu, mais de teinte plus foncée. — Vous trouverez les appliques en nacre chez mademoiselle Ribault, 3, rue de Rohan, qui se chargera de faire monter le soufflet; vous pourrez également vous procurer dans cette maison tout ce qui est nécessaire pour exécuter les petits travaux que nous donnons sur les planches, ainsi que les objets échantillonnés.

16 à 20, AZALÉE en papier.

16, Patron de la fleur.

17, Patron du dessous.

18 et 19, Feuilles.

20, Croquis de la fleur.

Cette fleur étant gaufrée à la presse, madame Beaussier, 43, rue Richelieu, la vend en boîte ; cependant, nous en donnons les patrons pour les personnes qui voudraient les découper elles-mêmes.

Vous formez le cornet du pétale n° 16 en mettant un peu de pâte sur l'un des côtés, puis avec la pince vous rabattez l'autre dessus, afin de le coller ; vous enflez le cœur auquel vous avez mis un peu de pâte pour y fixer la fleur ; vous mettez ensuite le dessous après l'avoir collé au cornet.

Vous préparez ainsi plusieurs fleurs que vous montez en touffes de deux, trois ou quatre fleurs. Vous les entourez de feuilles qui ne doivent pas dépasser les fleurs. Si vous voulez monter un arbuste d'azalées, il vous sera très-utile d'en avoir un naturel sous les yeux. Il faut *cotonner* fortement la tige. Chaque branche se monte par touffes que l'on réunit à une seule tige plus grosse que les autres, en mettant les branches à des hauteurs inégales.

21 à 23, PORTE-ALLUMETTES.

21, Fond du porte-allumettes.

22, Soufflet du porte-allumettes.

23, Croquis du porte-allumettes.

Le porte-allumettes se fait en cuir gris, brodé au passé en soie ponceau ; les deux dessins noirs du n° 21 et le dessin noir du n° 22 indiquent cette broderie ; les petites lignes blanches figurent un point lancé en gros cordonnet d'or ; on place ce même cordonnet d'or sur les petits traits noirs qui entourent le dessin ; les étoiles se font avec cinq perles noires, disposées comme l'indique le dessin ; il faut avoir soin de doubler le cuir en toile très-claire avant de le broder.

Pour monter le porte-allumettes, on taille deux cartons sur les patrons n° 21 et 22, et l'on met derrière un taffetas ponceau cousu au cuir par un surjet. On réunit de même le soufflet au fond, et l'on couvre tout le tour d'une ganse assortie ponceau et or.

24, ÉTOILE au crochet pour dessus de lit avec coton C B n° 30, ou voile de fauteuil avec coton n° 140.

Nous rappelons à nos lectrices que lorsque nous disons : 1 bride ou 1 demi-bride, prise dans la même maille, dans la 1^{re}, 2^e, 3^e maille, etc., on doit piquer le crochet ou dans la même maille, ou dans la 1^{re}, 2^e ou 3^e maille du rang précédent, en comptant de la maille que l'on vient de terminer.

Il y a sur chaque feuille de l'étoile 7 reliefs qui n'ont pu être indiqués sur le croquis.

RELIEF. Tournez le fil 2 fois autour du crochet que vous piquez dans la maille après celle que vous venez de faire, puis dans la chaîne du rang de demi-bridés, dans la maille placée au-dessous de celle dans laquelle est piqué le crochet — tirez le fil — 3 fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils) — tournez le fil 2 fois autour du crochet, piquez dans la même maille — tirez le fil — quatre fois (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils).

BRIDE CROCHET RUSSE. Faites la bride en piquant le crochet comme pour la maille en crochet russe, dont nous avons donné l'explication au bavoir n° 29 de la planche de Juin.

PICOT. 3 mailles-chainettes — 1 demi-bride en piquant le crochet dans la chaîne et le fil du haut de la maille qui précède le picot.

ÉTOILE. Montez 16 mailles-chainettes, fermez la chaîne.

1^{er} RANG. — 3 mailles-chainettes — 1 — 25 mailles-chainettes — 8 fois (1 bride dans la 2^e maille — 1 maille-chainette). Pour la 1^{re} bride, piquez le crochet dans la 4^e maille, en comptant de celle qui est sur le crochet. — 1 maille passée dans la 2^e maille, — retournez votre ouvrage — 1 maille passée — 1 maille crochet russe — 17 brides crochet russe — 3 brides crochet russe dans la même maille — 17 brides crochet russe — 1 maille crochet russe — 1 maille passée — 1 demi-bride — 3 mailles-chainettes — 1 bride dans la 2^e maille sur la chaîne du commencement, retournez au signe + ; répétez 8 fois ce dessin, l'étoile ayant 8 feuilles ; à la dernière vous supprimerez la dernière bride qui se trouve remplacée par les 3 mailles-chainettes, faites avant le signe de raccord ; piquez le crochet dans la 3^e de ces mailles, et faites 1 maille passée.

2^e RANG. — 15 demi-bridés — 1 relief — 1 picot — 4 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 relief — 3 demi-bridés — 1 relief — 3 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 picot — 1 relief — 1 — 24 demi-bridés — piquez le crochet dans la 4^e maille après le dernier relief de la feuille précédente ; puis dans la maille après celle dans laquelle vous avez fait la 24^e demi-bride, tirez le fil dans les 3 fils qui sont sur le crochet — 3 demi-bridés — 1 relief — piquez le crochet dans le milieu du picot de la feuille précédente, et dans la maille qui suit le relief que vous venez de terminer ; tirez le fil dans les 3 fils qui sont sur le crochet — 3 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 relief — 3 demi-bridés — 1 relief — 3 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 relief — 4 demi-bridés — 1 picot — 1 relief — retournez au signe +. Le picot qui sert à réunir les feuilles ayant été fait 2 fois à la première feuille, vous faites la demi-bride qui précède le dernier relief, comme celles qui ont servi à réunir les autres feuilles, en piquant le crochet dans le premier picot que vous avez fait ; faites de même la 4^e maille après votre dernier relief, en piquant le crochet dans la 4^e maille, avant le 1^{er} relief de la 1^{re} feuille ; terminez par 9 demi-bridés ; arrêtez le fil.

3^e RANG. — Les brides de ce rang se font en passant le crochet sous les deux fils de la chaîne du rang précédent, afin de les enfermer dans le pied des brides. — 1 bride prise dans la 1^{re} maille après le 2^e relief de la 1^{re} feuille — 3 fois ; (2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la 3^e maille) — 2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la même maille — 3 fois : (2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la 3^e maille) — 3 mailles-chainettes — retournez au signe +.

INTERVALLE. Montez 12 mailles-chainettes — fermez la chaîne.

1^{er} RANG. — 16 demi-bridés, en ayant soin d'enfermer la chaîne dans le pied des demi-bridés.

2^e RANG. — 2 brides dans chaque demi-bride. On sait que dans les étoiles, la première bride d'un rang se remplace par 3 mailles-chainettes, et la première demi-bride par 2 mailles-chainettes.

3^e RANG. — + 3 demi-bridés — 1 relief — retournez au signe +.

4^e RANG. — + 1 bride — 11 mailles-chainettes — retournez au signe +.

5^e RANG. — + 1 demi-bride dans la 2^e maille — 2 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés — 1 picot — 1 demi-bride dans la même maille — 2 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés — retournez au signe +.

Cette étoile est d'un effet très-riche.

25. BANDE guipure au crochet en cordonnet noir, pour garniture de robe; elle peut s'exécuter de grosseurs différentes.

Consultez l'explication précédente pour les picots.

1^{er} RANG. — 6 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} maille de la chaîne — 6 fois: (2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans la 1^{re} maille de la chaîne) — 2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles chainettes — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 4^e maille de la chaîne.

2^e RANG. — 10 mailles-chainettes — 7 fois: (1 bride dans la 1^{re} bride — 7 mailles-chainettes) — 1 maille passée en piquant le crochet dans la 3^e maille-chainette du commencement du rang.

3^e RANG. — Les demi-bridés se font en enfermant la chaîne du rang précédent; 8 fois: (3 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés — 1 picot — 3 demi-bridés.)

Vos étoiles terminées, vous réunissez les picots avec l'aiguille, comme l'indique le dessin n° 25, et vous ajoutez plusieurs rangs au crochet.

LES CROIX se font par: 1 bride quadruple — 2 mailles-chainettes — tournez le fil 1 fois autour du crochet que vous piquez au milieu de la bride quadruple, tirez le fil — tournez 1 fois autour du crochet — piquez dans le rang précédent — 4 fois: (tirez le fil en le faisant passer dans 2 fils.)

1^{er} RANG. — Des deux côtés: attachez le fil au picot du milieu de l'une des deux branches restées libres sur le côté — 12 mailles chainettes — + 1 demi-bride dans le picot du milieu — 6 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans le picot du milieu — 4 mailles-chainettes — 1 croix en piquant le crochet pour la bride quadruple dans le 1^{er} picot de la branche suivante, et pour la dernière bride de la croix dans le 1^{er} picot de l'étoile suivante; on se dirigera d'ailleurs, pour les placer, sur le dessin n° 25 — 4 mailles-chainettes — retournez au signe +.

2^e RANG. — Des deux côtés: + 1 bride — 2 mailles-chainettes — retournez au signe +.

3^e RANG. — D'un seul côté: + 3 mailles-chainettes — 1 croix dans la 3^e maille, la 2^e grande maille de la croix se prend dans la 3^e maille, après la bride quadruple — retournez au signe +.

4^e RANG. — + 1 bride — 2 mailles-chainettes — retournez au signe +.

5^e RANG. — 1 demi-bride — + 2 mailles-chainettes — 1 picot — 2 mailles-chainettes — 1 demi-bride dans la 5^e maille, enfermez la chaîne dans la demi-bride — retournez au signe +.

26. CROQUIS DU CHALET.

ENTREDEUX SUR NANSOUK

La parure sur nansouk, donnée en février, a été

si bien accueillie par nos chères abonnées que nous espérons leur voir accepter, avec le même plaisir, les entredeux imprimés sur nansouk, que nous leur offrons avec ce numéro; l'exécution en est très-facile et à la portée de toutes nos lectrices, c'est de la broderie en point de poste et point à la minute; de chaque côté on peut faire un petit ourlet avec jour à fil tiré, un roulé ou un feston; il n'est pas nécessaire d'énumérer ici tous les objets auxquels peuvent servir ces entredeux, tels que cols, manches, bonnets, tabliers d'enfants, etc.

ABAT-JOUR

Nous complétons, avec le numéro de ce mois, le deuxième abat-jour de bougie; nous avons indiqué au mois d'août comment ils doivent être montés.

PLANCHE DE MANTEAUX

PATRON DE GRANDEUR NATURELLE.

Caprice.

- 1, Devant.
- 2, Petit côté du dos.
- 3, Dos.
- 4, Manche dessus.
- 5, Manche dessous.

Ce vêtement se fait en velours, orné de passementerie et guipure, ou en gros de Tours, orné de passementerie; les lignes entre les lettres de raccord H et I forment des plis; le trait plein indique le dessus du pli, et la ligne ponctuée le creux; le haut des plis est réuni au petit côté du dos par une couture; les bretelles en passementerie, figurées sur la gravure, sont fixées sur cette couture dans le dos, et devant à la taille.

PATRONS RÉDUITS AU DIXIÈME.

Consultez le n° de Février, pour reproduire ces patrons en grandeur naturelle.

Incroyable.

- 6, Devant.
- 7, Dos.
- 8, Petit côté du dos.
- 9, Manche.
- 10, Pèlerine devant.
- 11, Pèlerine dos.

Pardessus en drap marron; la jupe comme au précédent, est fixée au petit côté du dos par des plis; la couture est recouverte d'une passementerie de la nuance du drap, et la petite pèlerine est garnie d'un effilé de même nuance, surmontée d'une passementerie.

Speranza.

- 12, Devant.
- 13, Dos.

Manteau en velours; la pièce d'épaule est recouverte d'une passementerie qui vient retomber d'un côté en écharpe sur les plis; la couture est ouverte pour passer le bras entre les lettres D et B.

Guise.

- 14, Devant.
- 15, Dos.
- 16, Collet.

Manteau en velours avec collet garni d'une guipure, épaulettes et boutons en passementerie ; comme au précédent, la couture est ouverte de la lettre D à la lettre B.

Danilo.

- 17, Devant.
- 18, Dessous du bras.
- 19, Dos.
- 20, Manche.

Pardessus en drap orné d'une passementerie ; on pose sur chaque couture une passementerie étroite semblable à celle qui borde le Danilo. L'ornement du corsage et des manches peut être supprimé ou varié.

CHALET

Quel chalet ? nous direz-vous, et quelle est cette nouvelle surprise que vous nous ménagiez ? Oui, chères amies, nous avons pensé à vous offrir ce joli joujou qui en même temps vous servira de boîte à ouvrage, et nous vous envoyons les matériaux de cette construction, dont le dessin de la planche ne vous donne qu'une idée fort imparfaite, mais qui, lorsqu'elle sera terminée avec ses balustrades à jour et ses balcons découpés, fera, j'en suis certaine, honneur à son architecte.

Nous vous avons bien souvent engagées à faire vous-mêmes tous vos vêtements, à vous exercer à faire toutes sortes de petits ouvrages, afin de vous rendre adroites ; aujourd'hui nous devenons plus exigeante, nous vous apportons les matériaux nécessaires pour construire vous-mêmes une charmante habitation, dont vous serez propriétaires ; l'empereur s'est fait construire un chalet aux eaux ; vous, vous transporterez votre chalet partout où il vous plaira de l'avoir.

Souvenez-vous que dans la vie
Sans un peu de travail il n'est point de plaisir.

Ainsi, mesdemoiselles, mettons-nous à l'œuvre, je vais vous aider, et vous verrez que le *métier d'architecte* n'est pas aussi difficile que vous pouvez le penser.

Nous commençons naturellement par préparer le terrain qui doit recevoir les fondations en pierre. Collez une feuille de papier vert ou couleur sable sur un calendrier, puis vous collerez toutes les parties de votre chalet avec de l'eau de gomme un peu épaisse. Coupez le carton à la première ligne qui se trouve en relief, et pliez-le sur la seconde ; ensuite

vous fixerez cette partie sur le fond que vous avez préparé. Vous collerez en dedans une feuille de papier blanc, afin de faire tout l'intérieur de la boîte en blanc.

Le mois prochain vous recevrez le second étage de cette charmante petite maison, et au mois de décembre vous pourrez la terminer complètement avec le toit et les balcons qui font le tour. Les plus adroites découperont les carreaux des fenêtres, qu'elles remplaceront par une feuille de papier de plomb collée derrière ; de cette manière elles embelliront encore leur chalet.

Si nous avons réussi dans notre tentative, nous verrons à vous donner l'année prochaine d'autres travaux du même genre. — Vous savez, du reste, chères amies, que ce n'est pas la bonne volonté de vous être agréable qui nous manque, et que notre soin et notre occupation de chaque mois est d'essayer d'aller au devant de vos désirs.

GRAVURE DE MODES.

Première toilette. — Robe en taffetas bleu, corsage à pointe, orné de passementerie. — Pardessus *Caprice* en velours noir, avec passementerie et guipure. — Capote en satin blanc, bavolet, ornements et brides en velours bleu ; dessus, touffe de plumes blanches et bleues ; dessous, fleurs en velours bleu.

Deuxième toilette. — Robe en popeline d'Irlande grise ; corsage postillon. — Pardessus *Incroachable* en drap marron orné de passementerie ; pèlerine garnie d'un effilé de même nuance. — Capote en crêpe rose sur taffetas de même nuance, ornée d'un plissé en velours noir garni d'une dentelle noire ; les brides, le bavolet et la draperie qui retombent sur le côté sont en velours noir ; le dessous est en dentelle noire ; sur le côté est posé une rose avec feuillage léger et bouton.

Troisième toilette. — Robe en foulard des Indes, nuance *thé*. — Manteau *Speranza* en velours noir, avec écharpe en passementerie retombant sur l'épaule. — Capote en taffetas nuance *thé* ; ornement mélangé de ruban en nuance assortie à la capote, et de velours noir, touffe de plumes noires et aigrette ; dessous en dentelle noire, fleurs en velours noir ; feuillage et herbe nuance *thé*.

Quatrième toilette. — Robe en moire antique verte. — Manteau *Guise* en velours noir, orné de passementerie et dentelles noires. — Chapeau en velours nuance *améthyste*, orné dessus de plumes blanches et *améthyste* ; dessous, fleurs blanches avec feuillage *améthyste*.

Cinquième toilette. — Robe en popeline havane ; corsage à pointe et veste grecque. — Pardessus *Danilo* en drap, avec passementerie et boutons. — Chapeau *Montpensier*, orné de velours et plumes.

ÉPHÉMÉRIDES

18 Octobre 1748. — Paix d'Aix-la-Chapelle.

Cette paix termina la guerre de la succession d'Autriche, qui avait occupé les premières années du règne de Marie-Thérèse. Par ce traité d'Aix-la-Chapelle, l'impératrice-reine fit cession à l'enfant don Philippe d'Espagne de Parme, de Plaisance et

de Guastalla. C'est ainsi que prit naissance la quatrième branche de la maison de Bourbon, aujourd'hui détrônée. Ce fut l'article le plus remarquable de ce traité de paix.

Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

- Aigle.* — Emblème de saint Jean l'Evangéliste.
Autel des parfums. — Symbole de la prière.
Barque. — Emblème de l'Eglise.
Bœuf. — Emblème de saint Luc.
Bourse. — Attribut de saint Jean l'Aumônier et de sainte Elisabeth de Hongrie.
Bouteille. — Attribut de saints Côme et Damien, médecins.
Brebis. — Accompagne le bon Pasteur.
Cadenas. — Symbole du secret de la confession, attribut de saint Jean Népomucène.

L'AUTOMNE.

Le vent d'automne passe
 Emportant à la fois
 Les oiseaux dans l'espace,
 Les feuilles dans les bois.
 Jours tièdes, brises molles,
 Pour longtemps sont chassés :
 Valsez comme des folles,
 Pauvres feuilles, valsez !

P. JUILLERAT.

LOGOGRIPE.

Avec mon cœur je fus l'ardent mais faible Pierre ;
 Mais sans cœur je deviens forteresse de pierre ;
 Dans l'histoire sacrée également fameux,
 Nos noms de souvenirs remplissaient les saints lieux.
 L'un fit souvent vibrer la lyre prophétique,
 L'autre est celui de saints du temps évangélique,
 Deux disciples du Christ, faits juges d'Israël,
 Depuis dix-huit cents ans ils ont un trône au ciel.
 — Change ma tête en queue et du cœur fais ma tête,
 Fais mon cœur de ma queue, et je suis roi de Crète.
 — Sans peine on peut trouver parmi mes pieds di-

[vers,

Ce que plus d'un poète a chanté dans ses vers,
 Fils du temps, fugitif, sujet aux lois lunaires;
 Père de trente enfants et frère d'onze frères,
 Tour à tour gris ou blanc, verdoyant ou doré,
 Apportant les frimas, ou de charmes paré.
 — Puis j'offre à ton estime une vertu commune,
 Qui, mieux que le talent, conserve la fortune ;
 — Ce qui frappe l'oreille ou nourrit l'animal ;
 — Une antique cité dont le sort fut fatal.
 — Ce que l'égoïste aime, adore et glorifie,
 Mais que le vrai chrétien chaque jour sacrifie.

J. DE G.

Mot de la Charade de Septembre : HALLEBARDE.

EXPLICATION DU RÉBUS DE SEPTEMBRE : Bon marché ruine.

RÉBUS

